

THEATRE PERMANENT

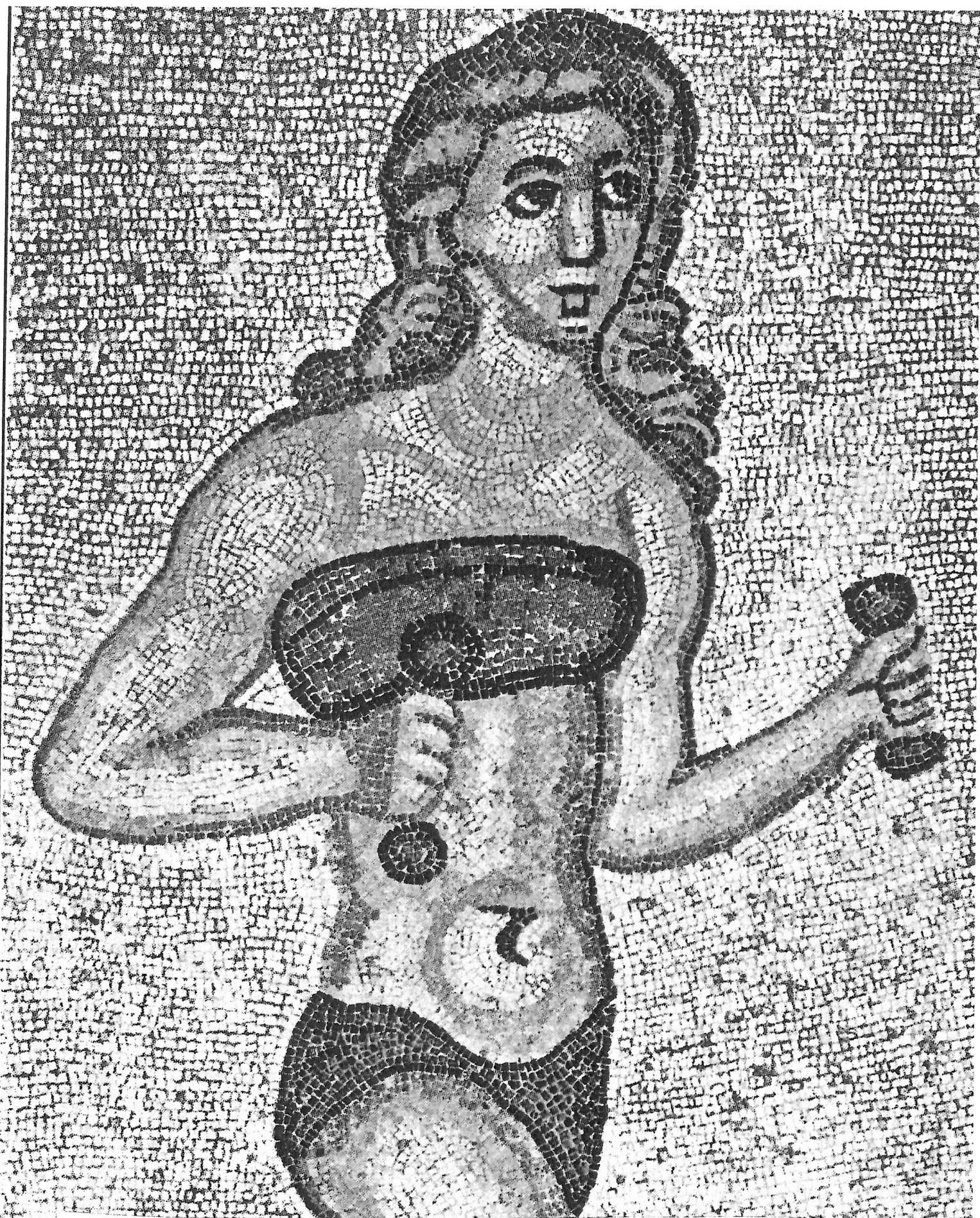
JOURNAL

30 MAI 2014

n° 146



DU CÔTÉ DE LA BARBE



**OUI, FIT-ELLE, VOS YEUX, POUR CAUSER LE TRÉPAS
MA FILLE, ONT UN VENIN QUE VOUS NE SAVEZ PAS**

IL N'Y A PAS D'HOMOPHOBIE EN FRANCE

Tentative de déglutition d'entretien – Agnès cependant a claqué la porte avant déglutition

J'aimerais parler de cet entretien. J'aimerais parler de cette rage qui se ravive toujours lorsque je lis, je corrige, je coupe cet entretien.

Cette parole-là je crois qu'il faut l'entendre et la déconstruire. Sur le papier elle tient la route. Sur le papier cette fille tient la route.

Cette rage que nous avons en nous et lorsque nous en reparlons. Ce n'était pas elle que j'aurais aimé interroger. C'est n'est pas de cela dont j'aurais aimé parler. Mais elle s'est trouvée là, invitée. Tant pis tant mieux nous avons entendu cette parole-là.

Je ne sais plus son nom à cette fille-là.

Elle avait de ces « Voilà » qui veulent dire

Voilà qui je suis – je sais ce que je suis – voilà les limites de moi-même, ces contours, regardez comme je suis bien découpée, regardez ce profil parfaitement ciselé, je ne mange pas le matin, je ne mange pas le midi, je tiens ma ligne je suis végétarienne car j'aime les bêtes et il nous aurait fallu crier

NOUS NE FAISONS PAS PARTIE DE TON MONDE

Même si nous mangeons bio même si nous sommes contre les lois anti-avortement en Espagne même si nous ne soutenons pas les actions de Boko Haram même si.

Toujours elle parlait de son milieu artistique – n'ayant jamais demandé d'où nous venions – alors que toutes nous aurions pu nous définir ainsi, je crois – mais nous n'avions pas cette passion de vouloir nous définir. Elle savait d'où elle venait, qui elle était, de qui elle s'entourait, où elle allait.

NOUS NE SOMMES PAS LES ARTISTES DE TON MONDE

NOUS LES FEMMES D'EXTRÊME GAUCHE

NOUS TE CRACHERONS AU VISAGE NOUS NE TE DIRONS RIEN
NOUS PARTIRONS EN SILENCE NOUS NOUS TAIRONES ET NOUS NE
T'ÉCRIRONS PAS NON NOUS NE T'ÉCRIRONS PAS CAR NOUS TE
COMBATTRONS SANS LES ARMES DE LA PAROLE ET NOUS TE
COMBATTRONS SIMPLEMENT AVEC CETTE RAGE D'AGNÈS ET DE
SON TORCHON NOUS AURONS NOS TORCHONS NOUS N'EN
AURONS PAS PEUR DANS LA NUIT NOUS RÊVERONS DE TE
DÉFONCER LA GUEULE – OUI NOUS LE DIRONS AINSI SANS PEUR –
NOUS PORTERONS NOTRE SILENCE ACCABLÉ MAIS NOUS
PARTIRONS AILLEURS NOUS NE RESTERONS PAS ICI ET LORSQUE
NOUS REVIENDRONS NOUS SAVONS QUE TU AURAS DISPARU
ENVOLÉE DANS LA FUMÉE DE TES CERTITUDES

Ce qu'il va falloir déconstruire et construire me semble immense. Pourquoi n'avons-nous pas surmonté sa bêtise – pourquoi n'avons-nous pas pu – lui prouver – quoi ?

Les limites de la tolérance sont politiques.

Peut-être qu'il n'y avait rien à déconstruire. Car ailleurs nous construirons cette ville nouvelle et proliférante et la sienne tombera dans les ruines – les pierres, nous les aurons pillées sans vergogne sur ses ruines.

Cette soirée-là, c'était une histoire de musique je crois. Une musique dont il fallait prendre le temps

d'entendre toutes les voix. Cette mélodie de Chérubin cette voix brisée de Tiphaine et cette basse posée que je tentais de tenir Colette et Gloria qui rajoutaient des sifflements d'instruments hétéroclites.

Le maire de Hamelin avait offert mille écus au Joueur de flûte pour chasser les rats de la ville, le Joueur de flûte a noyé les petits enfants dans la rivière Chérubin est enfermé dans sa belle maison – Agnès est partie – il joue encore une mélodie sonnante de mille écus les enfants sont partis à la voix cassée les rats sont partis dans la maison déserte Arnolphe continue de jouer seul.

Marie-Louise assène. Ses contours sont certains – comment ébranle-t-on les contours ? Ces phrases portent en elle une mélodie certaine. La voix du grave à l'aigu écrite comme une mélodie fixée depuis des siècles elle chante elle finit la phrase mélodique sur une note ronde – VOILÀ. Le joueur de flûte partira loin de la ville avec sa rage.

Cette envie de le défoncer et cette rage de ne pas avoir eu les mots de ne rien avoir prononcé Cette rage un peu faible j'ai regardé AGNÈS J'ai espéré la voir parler de sa voix timide cette voix toute à elle qui tremble qui est un peu à côté des voix que l'on entend Elle a grandi loin de tous Elle a la voix incertaine dans cette grande maison vide Il faudrait donner aux sons leurs significations et ces silences étouffants d'étouffer toujours les mots et leur rage de plus en plus étouffante Les silences Ouvrez une fenêtre Un balcon AGNÈS est sortie sur le balcon et plus loin encore loin de la ville Non je ne dirai rien AGNÈS répète les mots d'ARNOLPHE Parfois elle se tait Force Force de dire Je ne suis pas sûre d'avoir les mots Je ne les ai pas parce qu'il y a une rage de le défoncer lui ARNOLPHE et que ma rage est plus forte que mes mots et AGNÈS je la vois qui se lève je veux lui crier RESTE JE VEUX QUE TU RESTES ICI Ne me laisse pas Je suis celle qui questionne Tu es celle qui le défonce mais cette voix brisée d'avoir répété d'être blessée de ses mots à Lui Je cherche son regard Pardonne-moi de te faire entendre LUI ARNOLPHE Je t'en prie Prends ma rage qui monte Saisis-la car je sais que tu as les armes Tu as les mots Crie-lui TA FEMME EST MONSTRUEUSE mais elle AGNÈS de sa voix douce elle répète elle part elle noue son foulard autour de son cou Tu n'as pas le droit de partir Je t'en prie Elle est partie Après et Après j'entends encore le silence étouffer les mots J'étouffe les mots le plancher est instable de tout cet étouffement mais je tente encore de poser la voix calmement De poser mes mots mais le plancher vacille de tout cet étouffement Soubresauts Je resterai posée je suis invitée je regarde le spectacle Colette me dit de me calmer Elle dit Je ne prends pas la responsabilité mais Cet abandon de Colette

Il faudrait ici – prendre le temps de déconstruire – phrase après phrase.

Ce qui n'est pas acceptable dans le fait de dire

- que les jeunes générations ne se rendent compte de rien et n'ont rien fait évoluer dans les rapports hommes/femmes
- que l'image de la femme est atteinte par des femmes qui se taguent la poitrine
- que l'homophobie n'existe pas en France
- que ce n'est pas la religion catholique mais seulement « d'autres religions » qui entravent la liberté de la femme
- que « ces religions-là » sont violentes et agressives
- que l'extrême gauche et l'extrême droite peuvent se mettre dans le même panier
- que les gens ne sont pas racistes en France

Ces propositions il faudrait prendre le temps de penser – ce discours d'une jeune femme qui dénigre la jeunesse – ce discours de repli réactionnaire contre ce qui viendrait de l'étranger et de la bêtise des jeunes – ce discours qui se nomme de gauche avec fierté

Oser ce féminisme-là c'est ne rien oser – ne rien risquer – ne pas croire à notre énergie et notre capacité à inventer

NOUS LES FEMMES D'EXTRÊME GAUCHE
NOUS MONTRERONS NOS SEINS AU PASSANT NOUS FERONS
L'AMOUR AVEC DES HOMMES AVEC DES FEMMES AVEC DES TRANS
NOUS SOUTIENDRONS LES FEMMES VOILÉES NOUS NOUS
PROSTITUERONS NOUS NOUS FERONS LÉCHER LES SEMELLES
POUR VINGT EUROS NOUS REFUSERONS L'INFANTILISATION DES
PROSTITUÉES NOUS SERONS EN PLEURS ET TIMIDES ET
INCAPABLES DEVANT LE CORPS DE L'AUTRE NOUS FERONS
L'AMOUR AU PREMIER INCONNU VENU NOUS FERONS L'AMOUR
BEAUCOUP À LA FOIS NOUS SERONS INCAPABLES DE DIRE JE
T'AIME NOUS DIRONS JE T'AIME MALGRÉ TOUT COMME NOUS
POUVONS NOUS TENTERONS ENCORE D'OUVRIR NOUS NE
SAURONS PAS OÙ NOUS ALLONS NOUS NE SAURONS PAS QUI
NOUS SOMMES NOUS NOUS TROMPERONS NOUS PLEURERONS
NOUS SERONS VIOLÉES NOUS AURONS LES CHEVEUX BLONDS
PLATINES NOUS PASSERONS DES JOURNÉES À CUISINER DE LA
BOUFFE BIO NOUS NOUS BAISERONS LES BOUCHES CHAQUE NUIT
QUE NOUS DANSEONS NOUS N'AURONS PAS PEUR ET NOUS
N'AURONS PAS PEUR DE PAYER LE PRIX CAR LE PRIX C'EST CE QUE
NOUS NOMMONS ESPOIR ET NOUS SERONS UN PEU CRADES UN
PEU BLESSÉES UN PEU SAIGNANTES NOUS AURONS LA VOIX QUI
TREMBLE NOUS RAMASSERONS DES ESCARGOTS DANS LA FORÊT
NOUS AVANCERONS ENCORE NOUS IRONS SANS PEUR AVEC LA
RAGE DE SAVOIR QU'IL Y AURA ENCORE DES CHEMINS INCONNUS
QU'IL Y AURA TOUJOURS DES PEURS ET DES BARRIÈRES QUE NOUS
METTRONS DU TEMPS À COMPRENDRE QUE NOUS NE
COMPRENDRONS JAMAIS
NOUS NE DIRONS PAS VOILÀ COMME SI LA PHRASE DE NOTRE VIE
AVAIT UN POINT

Il y a ce sexisme que nous voyons tous les jours – il saute aux yeux – on peut en rire ou s'en énerver – ça dépend des fois – ça peut donner envie de pleurer.

Les situations elles sont tous les jours.

L'autre nuit un homme un peu soûl me bouscule en passant devant moi, il dit « excuse-moi vieux », il voit que je suis une femme, il s'excuse, il dit « pardon je t'ai pris pour un mec », je lui dis « c'est pas grave j'ai l'habitude », il me dit « non mais je t'ai pris pour un homosexuel, ça peut arranger les choses ».

Non ça n'arrange rien. Ça aggrave.

Il y a tant à faire.

La semaine dernière 26 % des votants aux élections européennes ont voté pour Marine Le Pen et le Front National.

Et cette fille-là, alors, dont je ne sais plus le nom mais que nous pourrions nommer Marie-Louise, cette fille-là qui se dit « de gauche » déclare qu'il n'y a ni racisme ni homophobie en France.

Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

Depuis un mois dans ce journal nous parlons du genre des situations de sexisme du système paternaliste autoritaire prénommé ARNOLPHE.

Pourtant tous les jours nous vivons des situations de sexisme.

Ce n'est pas PAS GRAVE.

C'est un poids que nous portons avec rage ou humour.

Mais un humour toujours teinté de rage.

Ça peut donner envie de pleurer.

Alors cet abandon de Colette Cet abandon de Gloria Mon abandon et AGNÈS s'en va JE ME TAPE DE CHERUBIN et de cette jolie mélodie des salons parisiens De ces artistes qui nagent dans le marivaudage tranquille à la flûte enchantée qu'ARNOLPHE nous joue depuis qu'il est entré dans cette pièce Cet opéra qu'il nous donne Mélodie ciselée taillée de certitudes tranchée dans les chairs d'AGNÈS cet opéra Chérubin nous le jetterons aux chiottes NON je ne ferai pas de scène déjà MA COLÈRE il a fallu l'amadouer la contenir AGNÈS sois ma voix sois ma révolte elle est partie le souvenir de ce silence accablé quand Chérubin sera jeté aux oubliettes cette rage j'aurais aimé la nommer – JE VEUX VOUS ECRIRE DIT AGNES – elle n'a rien écrit elle est partie je l'ai regardée fermer la porte – ARNOLPHE longtemps encore Sa parole certaine Étouffante Cette masse fière Cette mélodie noble et pleine de mépris Cette CERTITUDE qui voudrait se nommer SAGESSE mais que nous nommerons BÊTISE alors sur AGNÈS les mots glissent AGNÈS ne dit rien Lui l'autoritaire le je-sais-tout Il parlera longtemps encore Il accaparera la parole Il dira JE DÉCOUPE L'IMAGE DE LA FEMME IDÉALE SANS SEINS SANS BRAS SANS SEXE SANS CUISSSES SANS LÈVRES COMME UN MORCEAU DE CIRE ENTRE MES MAINS PERSONNE N'Y TOUCHERA VOILÀ L'IMAGE DE LA FEMME Mais elle la femme AGNES elle ne l'écoute déjà plus Elle noue son foulard autour de son cou Dans le frigo elle prend une part de crème glacée à l'hibiscus Dans la nuit il pleut elle prend un parapluie ARNOLPHE pendant longtemps encore nous endormira de ses convictions mais AGNES EST DÉJÀ PARTIE SOUS LA PLUIE IL FAIT FRAIS ON VA SE FAIRE TREMPER à force de ciseler sa femme ELLE Elle est déjà partie Elle prend d'autres chemins et ARNOLPHE sûr de lui un jour se rend compte qu'il est seul Sous le plancher il y avait beaucoup de rage contenue Le bois vieilli et la rage contenue soudain explosent sous le plancher Ils font voler son fauteuil en éclat ARNOLPHE NE SE REVEILLERA PEUT-ÊTRE PAS MAIS LA RAGE SE REVEILLERA

Alors oui, nous n'avons rien répondu à Marie-Louise. Je crois que la bêtise et la sottise sont deux choses très différentes. Je crois que la sottise d'Agnès se perd s'agite s'envole atterrit l'aile froissée mais repart au combat je crois que la sottise d'Agnès est cette idiotie prête à faire disparaître des murs de ne jamais les voir.

Mais la bêtise d'Arnolphe, mais la bêtise de Marie-Louise, elles n'ont rien à voir avec la sottise. C'est se cogner contre les murs pour être certain qu'ils sont là. C'est construire une image « neutre », c'est refuser la prolifération de la pensée, c'est refuser la prolifération de la vie, c'est enfermer la vie dans une petite maison minuscule et sombre. C'est avancer dans le mépris et la négation. Les contempteurs de corps aurait dit Nietzsche.

NOUS NE PONCTUERONS PAS TOUTES NOS PHRASES DE TON VOILÀ QUI DIT VOILÀ QUI JE SUIS J'EN AI FINI ADMIREZ LE POINT NOUS SERONS SANS POINT NOUS JOUIRONS NOUS PLEURERONS NOUS AVORTERONS NOUS RIGOLERONS ENCORE NOUS DIRONS AU PREMIER INCONNU VENU TU ES L'HOMME DE MA VIE POUR QU'IL DISPARAISSE DANS LA NUIT POUR QUE CE SOIT DIT POUR NE JAMAIS ÊTRE REDIT POUR NE RIEN FIXER JAMAIS POUR SE PERDRE ET NE PAS SAVOIR QUI NOUS SOMMES HORACE TU ES L'HOMME DE MA VIE NOUS TRAVAILLERONS FORT À ÊTRE ET CELA VOUDRA DIRE NE PAS SAVOIR CE QUE NOUS SERONS NOUS

DEVIENDRONS DES HOMMES NOUS FERONS L'AMOUR DANS UNE
CABINE DE CHIOTTE NOUS PRENDRONS L'ARGENT CONTRE UN
SOURIRE NOUS CHERCHERONS ET NOUS SERONS HÉSITANTES
TOUJOURS ET NOUS DIRONS IL Y A DU BOULOT IL Y A DU BOULOT
ENCORE IL Y A UN CHEMIN À TRACER ET NOUS AURONS PEUR DE
CE QUE NOUS NE CONNAITRONS PAS ET AU HASARD NOUS
RENCONTRERONS CET(TE) INCONNU(E) NOUS BAISERONS SES
BRAS SES AISSELLES NOUS SERONS MAQUÉES UNE VIE ENTIÈRE
AVEC LE MÊME MEC AVEC LA MÊME MEUF NOUS VIVRONS LE
ROMANTISME DE PETIT ÉTAGE ET NOUS NOUS POSERONS NOUS
AURONS DES ENFANTS À VINGT ANS NOUS PORTERONS L'ENFANT
DE NOTRE AMI(E) NOUS CONTINUERONS NOUS NOUS
MASTURBERONS NOUS NE NOUS MASTURBERONS PAS NOUS
AVANCERONS QUOI QU'IL EN SOIT NOUS DÉCOUVRIRONS QUE
NOUS NOUS SOMMES TROMPÉES NOUS VOMIRONS D'AVOIR
DÉTRUIT NOUS IRONS DE L'AVANT NOUS FERONS LA RÉVOLUTION
NOUS NE LA FERONS PAS NOUS PRENDRONS DES FUSILS NOUS
N'EN PRENDRONS PAS IL Y A DU BOULOT IL Y ENCORE DU BOULOT

Adèle Gascuel

Put the blame on Mame

Je voulais écrire là-dessus. Cette chose impensable. Bikini. L'Atoll. Bikini. Le maillot de bain. Je crois qu'il y a quelque chose à comprendre. Mais je ne parviens pas à savoir quoi.

Le 1^{er} juillet 1946, onze mois après que des bombes furent jetées sur Hiroshima et Nagasaki, une bombe atomique est jetée au-dessus de l'atoll de Bikini. Nous sommes un lundi. Il est tôt. Quelque chose comme huit heures quarante cinq. On a réuni là-bas tout ce que l'Amérique compte de soldats, de navires et de caméras. L'explosion nucléaire de Bikini est l'événement le plus filmé depuis que le cinéma existe : 700 caméras immortalisent le champignon. Profil droit. Profil gauche. Face. Dos. Vous êtes terriblement excitante, vous savez.

Je voulais écrire sur ça. Louis Réart, un petit ventru célibataire qui tenait la boutique de lingerie de maman, et ce Louis Réart invente le bikini. Il le présente pour la première fois à Paris le 5 juillet 1946. En véritable génie du marketing, il forge illico le slogan adapté : « Bikini, première bombe anatomique ».

Je voulais écrire sur ce passage d'un mot, le mot de la violence nucléaire, le mot qui signe l'entrée dans l'âge de la destruction massive, devenu le mot donné à la beauté sidérante, à l'imaginaire plastique de la libération et de l'asservissement sexuel de la femme.

Je voulais raconter ce qui avait eu lieu quatre mois avant les explosions. L'équipe d'américains envoyée sur l'île pour construire de toute pièce une fiction d'information et de pacification : les cent-soixante sept autochtones de l'atoll Bikini sont réunis devant des caméras par le gouverneur des îles Marshall. L'enjeu : « Expérimenter pour le bien de l'Humanité de nouvelles armes si puissantes qu'elles permettraient d'abolir toute possibilité d'un conflit ». Voilà ce que bégaye la délégation de l'US Navy au Roi Juda. Et le Roi Juda gentil papa de son gentil peuple d'acquiescer. La délégation bégaye encore « Nous voulons en finir avec les guerres ». Elle ajoute : « Êtes-vous prêts à sacrifier vos îles pour le bien de l'humanité ? » Ce à quoi le Roi Juda ne pouvait une fois encore qu'acquiescer : « Tout est bien. Tout est dans les mains de Dieu ». Le bien de l'humanité, que ne ferait-on pas pour elle ? Alors le petit peuple des bikinois est gentiment invité à quitter son île. Les caméras ont filmé l'accord. Il a dit oui. Plusieurs fois même. Et puis l'exil ne sera que temporaire. C'est ce qu'on leur promet. Je voulais rappeler qu'ils ne retrouveront jamais leur terre. On tente de les réimplanter dans les années 70 mais on est très vite conduit à les évacuer. Seuls les crabes et les oiseaux peuvent s'adapter aux énormes quantités de Césium 137 subsistant dans les sols et les nappes phréatiques.

Je voulais écrire sur le Bikini, sur l'acquiescement des Bikinois, ce peuple que personne n'a entendu crier Sauvez-moi parce qu'il crevait de politesse.

Je voulais écrire sur cet avion de 509th Composite Group qui lâche une bombe décorée à l'effigie de Rita Hayworth. La femme fatale, qui se dénude, elle est capable, c'est son nom : « Able ». Elle pourrait chanter en dégoupillant sa lentille explosive, ses gants noirs de velours et son générateur de neutrons : « Put the blame on Mame, boy, Put the blame on Mame ».

Je voulais écrire sur cette femme qui peut découvrir son corps, sur cette réversibilité de l'horreur, l'explosion et le maillot de bain.

Je voulais écrire là-dessus. La réalité qui n'existe plus au sommet des nuages. Cette population indigène déplacée une première fois sur l'atoll de Rongerik en mars 1946, abandonnée à la famine, déplacée à nouveau, dans une île sans lagune. Epopée minuscule d'un peuple chassé de sa terre et dont tout le monde se fout parce qu'il est pacifiste.

Je voulais parler des cris d'accueil qu'hurlaient ces quelques habitants quand venait à eux un étranger, « Yokwe Yuk », c'est-à-dire « Nous vous aimons ».

Nous vous aimons

Et toi aussi Able et toi aussi Baker

Bombe A et Bombe H

Nous vous aimons

Toi aussi Ivy Mike
10 400 kilotonnes de pur plaisir
800 fois la puissance développée à Hiroshima
Pour s'envoyer en l'air avec des palmiers et du sable
Nous t'aimons d'un amour terrible
Et toi aussi Castle Bravo
15 000 kilotonnes de jouissance
Comme nous t'avons aimé

Autant que les soixante-sept autres qui vous suivirent

Je voulais écrire sur ce rapprochement pour essayer de comprendre ce qu'il nous enseigne de l'humanité, ce qu'il nous dit de notre histoire – Pin'Up et Bombe H, Brigitte Bardot avec son petit carré vichy et le peuple des bikinois qui crève de faim entre les branches, Ursula Andress sortant de l'eau, humide et dorée, délivrant son corps d'une plage comme celle qu'on trouvait sur l'atoll, arrachant James Bond à son sommeil, parce qu'elle chante bien sûr, et qu'elle vient d'aller pêcher bien sûr, et qu'elle chante quand elle sort de l'eau bien sûr, ce n'est pas Vénus, c'est la femme créée par Dieu qui caresse des coquillages, Ursula Andress et son string à 41 000 dollars, Ursula Andress et l'île de Kili, où échouèrent après un autre exode les cent-soixante neuf bikinois, Ursula Andress, si légère, légère comme la pluie de cendres qui devait tomber sur la lagune quelques heures après la première explosion, je voulais écrire sur ce renversement de la violence en symptôme mais il y a quelque chose de proprement inassimilable dans ces deux faces, comme si l'une ne pouvait être l'envers de l'autre et pourtant il n'y a qu'un seul et même monde, il y a quelque chose de scandaleux qui ne devrait pas être dans ce continuum des cuisses d'Ursula, des fesses de Brigitte et des bombes à neutron, et mes fesses vous les trouvez comment mes fesses ? Et mes genoux, ils vous plaisent mes genoux ? Que faites-vous là, demande Ursula à James, vous péchez ?, Non je regarde, répond James, et elle dégaine son couteau parce qu'il tente de s'approcher d'elle, Restez où vous êtes, et lui comme un gentleman, avec l'air con du mec qui se retrouve en jeans et en chemise sur une plage où tout le monde devrait être comme elle, en maillot, assure qu'il est là avec des intentions absolument morales, je repense au gouverneur des îles Marshall qui venait lui aussi avec des intentions purement morales, à cette forme civilisée de la violence celle qui s'exerce sur les corps et qui se constitue comme logique nationale, je repense à ce stage d'auto-défense féministe que j'ai fait il y a quelques années, on avait appris à crier – CRI – à crier fort – CRI – très fort – CRI – crier non pas comme une femme qui dit – Je suis une victime prenez-moi, brutalisez-moi, baisez-moi, regardez cette femelle que je suis – crier donc – CRI – crier très fort – CRI – pour ne pas être celle qui espère que quelqu'un te viendra en aide, au secours au secours au secours, et là ça devient très très aigu et en général personne ne vient tu cries tu cries tu pousses tes cris de femelles mais personne ne vient Y A PERSONNE ? – là-bas la fille disait – CRI – et toutes on hurlait un truc grave très grave qui venait pas de la tête ou de la gorge mais du ventre, des intestins, de l'utérus, des pieds elle disait CRI et là c'était une armée de guerrières qui sortait de ta gorge et qui hurlait – CRI – aujourd'hui encore c'est étrange pour moi de crier comme ça, c'est complexe, parce qu'on est élevées pour plaire, pour concilier, pour accorder, rabibocher, et on ne sait pas quoi faire de cette colère, on n'apprend pas, on ne sait pas, on n'imagine pas une femme marcher en talons aiguilles et se défendre comme une grande en poussant son cri de wonder woman, je pense que si le petit peuple de Bikini avait poussé un cri au lieu de tendre la main que s'il avait dégainé son couteau plutôt que dit Nous n'avons jamais existé ils n'auraient pas perdu leur terre, je crois aussi que l'explosion aurait eu lieu – ailleurs – que l'expropriation aurait eu lieu – ailleurs – que ça n'aurait pas changé grand-chose sans doute, mais la réalité aurait pu être autre chose que cette forme au sommet des cieux.



**MON DIEU, CE N'EST PAS MOI QUE VOUS DEVEZ BLÂMER
QUE NE VOUS ÊTES-VOUS, COMME LUI, FAIT AIMER ?
JE NE VOUS EN AI PAS EMPÊCHÉ, QUE JE PENSE**

La rage

Kenny Arkana

Ok, on a la rage mais c'est pas celle qui fait baver,
Demande à Fab, la vie claque comme une semelle sur les pavés
La rage de voir nos buts entravés, de vivre en travers, la rage gravée depuis bien loin en arrière
La rage d'avoir grandi trop vite quand des adultes volent ton enfance. PARS !! Imagine un mur et abolis la rage !
Car impossible est cette paix tant voulue,
La rage de voir autant de CRS armés dans nos rues.
La rage de voir ce putain de monde s'autodétruire
Et que ce soit toujours des innocents au centre des tirs,
La rage car c'est l'homme qui a créé chaque mur,
Se barricader de béton, aurait-il peur de la nature ?
La rage car il a oublié qu'il en faisait parti, désharmonie profonde, mais dans quel monde la Colombe est partie ?
La rage d'être autant balaféré par les putains de normes,
Et puis la rage, ouais la rage d'avoir la rage depuis qu'on est même.

Parce qu'on a la rage, on restera debout quoi qu'il arrive,
La rage d'aller jusqu'au bout et là où veut bien nous mener la vie,
Parce qu'on a la rage, on pourra plus s'taire ni s'asseoir dorénavant on s'tiendra prêt parce qu'on a la rage, le coeur et la foi !
Parce qu'on a la rage, on restera debout quoi qu'il arrive,
La rage d'aller jusqu'au bout au delà où veut bien nous mener la vie,
Parce qu'on a la rage, rien ne pourra plus nous arrêter, insoumis, sage, marginal, humaniste ou révolté !

La rage parce qu'on choisit rien et qu'on subit tout le temps
Et vu que leurs chances sont bancales et bien tout équilibre fout le camp
La rage car l'irréparable s'entasse depuis un bout de temps
La rage car qu'est ce qu'on attend pour s'mettre debout et foutre le boucan
La rage c'est tout ce qu'ils nous laissent, t'façon tout ce qui nous reste,
La rage, combien des notres finiront par retourner leur veste !
La rage de vivre et de vivre l'instant présent,
De choisir son futur libre et sans leurs grilles d'oppressants !
La rage, car c'est la merde et que ce monde y adhère,
Et parce que tout leurs champs OGM stérilisent la Terre !
La rage pour qu'un jour l'engrenage soit brisé
Et la rage car trop lisent « Vérité » sur leur écran télévisé.
La rage car ce monde ne nous correspond pas,
Nous nourrissent de faux rêves pour placer leur rempart
La rage car ce monde ne nous correspond pas,
Où Babylone s'engraisse pendant qu'on crève en bas !!

Parce qu'on a la rage, on restera debout quoi qu'il arrive,

La rage d'aller jusqu'au bout et là où veut bien nous mener la vie,
Parce qu'on a la rage, on pourra plus s'taire ni s'asseoir dorénavant on s'tiendra prêt parce qu'on a la
rage, le coeur et la foi !
Parce qu'on a la rage, on restera debout quoi qu'il arrive,
La rage d'aller jusqu'au bout au delà où veut bien nous mener la vie,
Parce qu'on a la rage, rien ne pourra plus nous arrêter, insoumis, sage, marginal, humaniste ou
révolté !

La rage d'y croire et de faire en sorte que ça bouge,
La rage d'un Chirac, d'un Sharon, d'un Tony Blair ou d'un Bush !
La rage car ce monde voit rouge mais de grisaille entouré
Parce qu'ils n'entendent jamais les cris lorsque le sang coule
La rage car c'est le pire que nous frôlons,
La rage car l'Occident n'a toujours pas hôté sa tenue de colons !
La rage car le mal tape sans cesse trop
Et que ne sont plus mis au goût du jour tant de grands savoirs ancestraux
La rage, trop de mensonges et de secrets gardés les luttes de nos Etats, riche de vérité, pouvoir
changer l'humanité
La rage car ils ne veulent pas que ça change, hein
Préférant garder leur pouvoir et nous manipuler comme leurs engins.
La rage car on croit aux anges et qu'on a choisit de marcher avec eux
La rage parce que mes propos dérangent
Vois aux quatre coins du globe, la rage du peuple en ébullition
La rage, ouais la rage ou l'essence de la révolution !

Parce qu'on a la rage, on restera debout quoi qu'il arrive,
La rage d'aller jusqu'au bout et là où veut bien nous mener la vie,
Parce qu'on a la rage, on pourra plus s'taire ni s'asseoir dorénavant on s'tiendra prêt parce qu'on a la
rage, le coeur et la foi !
Parce qu'on a la rage, on restera debout quoi qu'il arrive,
La rage d'aller jusqu'au bout au delà où veut bien nous mener la vie,
Parce qu'on a la rage, rien ne pourra plus nous arrêter, insoumis, sage, marginal, humaniste ou
révolté !

Anticapitalistes, alter-mondialistes, ou toi qui cherche la vérité sur ce monde, la résistance de
demain (...in cha allah...) à la veille d'une révolution.
Mondiale et spirituelle, la rage du peuple, la rabbia del pueblo, parce qu'on a la rage, celle qui fera
trembler tes normes. (...Parce qu'on a la rage...)
La rage a pris la populasse et la rage est énorme...

La sexualité féminine a toujours été pensée à partir de paramètres masculins. Ainsi l'opposition activité clitoridienne « virile »/passivité vaginale « féminine » dont parle Freud – et bien d'autres... – comme étapes, ou alternatives, du devenir une femme sexuellement « normale », semble un peu trop requise par la pratique de la sexualité masculine. Car le clitoris y est conçu comme un petit pénis agréable à masturber tant que l'angoisse de castration n'existe pas (pour le petit garçon), et le vagin tire son prix d'offrir un « logis » au sexe masculin quand la main interdite doit se trouver un relais pour le plaisir.

Les zones érogènes de la femme ne seraient jamais qu'un sexe-clitoris qui ne soutient pas la comparaison avec l'organe phallique valeureux, ou un trou-enveloppe qui fait gaine et frottement autour du pénis dans le coït : un non-sexe, ou un sexe masculin retourné autour de lui-même pour s'auto-affecter.

De la femme et de son plaisir, rien ne se dit dans une telle conception du rapport sexuel. Son lot serait celui du « manque », de l'« atrophie » (du sexe), et de l'« envie du pénis » comme seul sexe reconnu valeureux. Elle tenterait donc par tous les moyens de se l'approprier : par son amour un peu servile du père-mari susceptible de le lui donner, par son désir d'un enfant-pénis de préférence garçon, par l'accès aux valeurs culturelles de droit encore réservées aux seuls mâles et de ce fait toujours masculines, etc. La femme ne vivrait son désir que comme attente de posséder enfin un équivalent du sexe masculin.

LUCE IRIGARAY, CE SEXE QUI N'EN EST PAS UN

Or, tout cela paraît assez étranger à sa jouissance, sauf si elle ne sort pas de l'économie phallique dominante. Ainsi, par exemple, l'auto-érotisme de la femme est-il très différent de celui de l'homme. Celui-ci a besoin d'un instrument pour se toucher : sa main, le sexe de la femme, le langage... Et cette auto-affection exige un minimum d'activité. La femme, elle, se touche d'elle-même et en elle-même sans la nécessité d'une médiation, et avant tout départage possible entre activité et passivité. La femme « se touche » tout le temps, sans que l'on puisse d'ailleurs le lui interdire, car son sexe est fait de deux lèvres qui s'embrassent continuellement. Ainsi, en elle, elle est déjà deux — mais non divisibles en un(e)s — qui s'affectent.

Le suspens de cet auto-érotisme s'opère dans l'effraction violente : l'écartement brutal de ces deux lèvres par un pénis violeur. Ce qui déporte et dévoile la femme de cette « auto-affection » dont elle a besoin pour ne pas encourir la disparition de son plaisir dans le rapport sexuel. Si le vagin doit relayer, *aussi et non seulement*, la main du petit garçon pour assurer une articulation entre auto-érotisme et hétéro-érotisme dans le coït — la rencontre avec le tout autre signifiant toujours la mort —, comment sera aménagée, dans la représentation classique de la sexualité, la perpétuation de l'auto-érotisme pour la femme? Celle-ci ne sera-t-elle pas laissée dans l'impossible choix entre une virginité défensive, farouchement repliée sur elle-même, et un corps ouvert pour la pénétration et qui ne connaît plus, dans ce « trou » que serait son sexe, le plaisir de sa re-touche? L'attention quasi exclusive — et combien angoissée... — portée sur l'érection dans la sexualité occidentale prouve à quel point l'imaginaire qui la commande est étranger au féminin. Il n'y a là, pour une grande part, qu'impératifs dictés par la rivalité entre mâles : le plus « fort » étant celui qui « bande le plus », qui a le pénis le plus long, le plus gros, le plus dur, voire « qui pisse le plus loin » (cf. les jeux entre les petits garçons). Ou encore par la mise en jeu de fantasmes sadomasochistes commandés, eux, par la relation de l'homme à la mère : désir de forcer, de pénétrer, de s'appropriier, le mystère de ce ventre où l'on a été conçu, le secret de son

engendrement, de son « origine ». Désir-besoin, aussi, de refaire couler du sang pour raviver un très ancien rapport — intra-utérin, sans doute, mais encore pré-historique — au maternel.

La femme, dans cet imaginaire sexuel, n'est que support, plus ou moins complaisant, à la mise en acte des fantasmes de l'homme. Qu'elle y trouve, par procuration, de la jouissance, c'est possible et même certain. Mais celle-ci est avant tout prostitution masochiste de son corps à un désir qui n'est pas le sien; ce qui la laisse dans cet état de dépendance à l'homme qu'on lui connaît. Ne sachant pas ce qu'elle veut, prête à n'importe quoi, en redemandant même, pourvu qu'il la « prenne » comme « objet » d'exercice de son plaisir à lui. Elle ne dira donc pas ce qu'elle désire, elle. D'ailleurs, elle ne le sait pas, ou plus. Comme l'avoue Freud, ce qui concerne les débuts de la vie sexuelle de la petite fille est si « obscur », si « blanchi par les ans », qu'il faudrait comme fouiller très profondément la terre pour retrouver derrière les traces de cette civilisation-ci, de cette histoire-ci, les vestiges d'une civilisation plus archaïque qui pourraient donner quelques indices de ce que serait la sexualité de la femme. Cette civilisation très ancienne n'aurait sans doute pas le même langage, le même alphabet... Le désir de la femme ne parlerait pas la même langue que celui de l'homme, et il aurait été recouvert par la logique qui domine l'Occident depuis les Grecs.

Dans cette logique, la prévalence du regard et de la discrimination de la forme, de l'individualisation de la forme, est particulièrement étrangère à l'érotisme féminin. La femme jouit plus du toucher que du regard, et son entrée dans une économie scopique dominante signifie, encore, une assignation pour elle à la passivité : elle sera le bel objet à regarder. Si son corps se trouve ainsi érotisé, et sollicité à un double mouvement d'exhibition et de retrait pudique pour exciter les pulsions du « sujet », son sexe représente l'horreur du rien à voir. Défait dans cette systématique de la représentation et du désir. « Trou » dans son objectif scop-

tophilique. Que ce rien à voir doit être exclu, rejeté, d'une telle scène de la représentation s'avoue déjà dans la statuaire grecque. Le sexe de la femme s'en trouve simplement absent : masqué, recousu dans sa « fente ».

Ce sexe qui ne donne pas à voir n'a pas non plus de forme propre. Et si la femme jouit justement de cette incomplétude de forme de son sexe qui fait qu'il se re-touche indéfiniment lui-même, cette jouissance est déniée par une civilisation qui privilégie le phallogisme. La valeur accordée à la seule forme définissable barre celle en jeu dans l'auto-érotisme féminin. Le *un* de la forme, de l'individu, du sexe, du nom propre, du sens propre... supplante, en écartant et divisant, ce toucher d'*au moins deux* (lèvres) qui maintient la femme en contact avec elle-même, mais sans discrimination possible de ce qui se touche.

D'ou ce mystère qu'elle représente dans une culture qui prend tout énumérer, tout chiffrer par unités, tout inventer par individualités. Elle n'est ni une ni deux. On ne peut, en toute rigueur, la déterminer comme une personne, pas davantage comme deux. Elle résiste à toute définition adéquate. Elle n'a d'ailleurs pas de nom « propre ». Et son sexe, qui n'est pas *un* sexe, est compté comme *pas de* sexe. Négatif, envers, revers, du seul sexe visible et morphologiquement désignable (même si cela pose quelques problèmes de passage de l'érection à la détumescence) : le pénis.

Mais l'« épaisseur » de cette « forme », son feuilletage comme volume, son devenir plus grande ou plus petite, et encore l'espacement des moments où elle se produit comme telle, le féminin en garde le secret. Sans le savoir. Et, si on lui demande d'entretenir, de ranimer, le désir de l'homme, on néglige de souligner ce que cela suppose quant à la valeur de son désir à elle. Qu'elle ne connaît d'ailleurs pas, du moins explicitement. Mais dont la force et la continuité sont susceptibles de nourrir longtemps toutes les masca- rades de « féminité » qu'on attend d'elle.

Il est vrai qu'il lui reste l'enfant, vis-à-vis duquel son appétit de tact, de contact, se donne libre cours, à moins

qu'il ne se soit déjà perdu, aliéné dans le tabou du toucher d'une civilisation largement obsessionnelle. Sinon, son plaisir trouvera là compensations et dérivatifs aux frustrations qu'elle rencontre trop souvent dans les rapports sexuels au sens strict. Ainsi la maternité supplée aux carences d'une sexualité féminine refoulée. L'homme et la femme ne se caresseraient plus que par cette médiation entre eux que représente l'enfant? De préférence garçon. L'homme, identifié à son fils, retrouve le plaisir du dorlotage maternel; la femme se re-touche en cajolant cette partie de son corps : son bébé-pénis-clitoris.

Ce que cela entraîne pour le trio amoureux est bien dénoncé. Mais l'interdit oedipien semble une loi quelque peu formelle et factice — le moyen, cependant, de perpétuer le discours autoritaire des pères — quand il s'édicte dans une culture où le rapport sexuel est impraticable du fait de l'étrangeté l'un à l'autre du désir de l'homme et de celui de la femme. Et où l'un(e) et l'autre doivent bien tenter de se rejoindre par quelque biais : celui, archaïque, d'un rapport sensible au corps de la mère; celui, présent, de la proration active ou passive de la loi du père. Comportements affectifs régressifs, échanges de mots trop abstraits du sexuel pour qu'ils ne constituent pas un exil par rapport à lui : la mère et le père dominent le fonctionnement du couple, mais comme rôles sociaux. La division du travail les empêche de faire l'amour. Ils produisent ou reproduisent. Ne sachant trop comment utiliser leurs loisirs. Pour peu qu'ils en aient, qu'ils veuillent d'ailleurs en avoir. Car qu'en faire? Quelle suppléance à la ressource amoureuse inventer? Encore...

Peut-être revenir sur ce refoulé qu'est l'imaginaire féminin? Donc la femme n'a pas un sexe. Elle en a au moins deux, mais non identifiables en uns. Elle en a d'ailleurs bien davantage. Sa sexualité, toujours au moins double, est encore plurielle. Comme se veut maintenant la culture? S'écrivent maintenant les textes? Sans trop savoir de quelle censure ils s'enlèvent? En effet, le plaisir de la femme n'a pas à choisir entre activité clitoridienne et passivité vaginale, par exemple. Le plaisir de la caresse vaginale n'a pas à se substituer à celui de la caresse clitoridienne. Ils concourent l'un et l'autre,

de manière irremplaçable, à la jouissance de la femme. Parmi d'autres... La caresse des seins, le toucher vulvaire, l'entr'ouverture des lèvres, le va-et-vient d'une pression sur la paroi postérieure du vagin, l'effleurement du col de la matrice, etc. Pour n'évoquer que certains des plaisirs les plus spécifiquement féminins. Un peu méconnus dans la différence sexuelle telle qu'on l'imagine. Ou ne l'imagine pas : l'autre sexe n'étant que le complément indispensable au seul sexe.

Or, la femme a des sexes un peu partout. Elle jouit d'un peu partout. Sans parler même de l'hystérisation de tout son corps, la géographie de son plaisir est bien plus diversifiée, multiple dans ses différences, complexe, subtile, qu'on ne l'imagine... dans un imaginaire un peu trop centré sur le même.

« Elle » est indéfiniment autre en elle-même. De là vient sans doute qu'on la dit fantasque, incompréhensible, agitée, capricieuse... Sans aller jusqu'à évoquer son langage, où « elle » part dans tous les sens sans qu'« il » y repère la cohérence d'aucun sens. Paroles contradictoires, un peu folles pour la logique de la raison, inaudibles pour qui les écoute avec des grilles toutes faites, un code déjà tout préparé. C'est que dans ses dire aussi — du moins quand elle l'ose — la femme se re-touche tout le temps. Elle s'écarte à peine d'elle-même d'un babillage, d'une exclamation, d'une demi-confiance, d'une phrase laissée en suspens... Quand elle y revient, c'est pour repartir d'ailleurs. D'un autre point de plaisir, ou de douleur. Il faudrait l'écouter d'une autre oreille comme un « autre sexe » toujours en train de se tisser, de s'embrasser avec les mots, mais aussi de s'en défaire pour ne pas s'y fixer, s'y figer. Car si « elle » dit ça, ce n'est pas, déjà plus, identique à ce qu'elle veut dire. Ce n'est jamais identique à rien d'ailleurs, c'est plutôt contigu. Ça touche (à). Et quand ça s'éloigne trop de cette proximité, elle coupe et elle recommence à « zéro » : son corps-sexe.

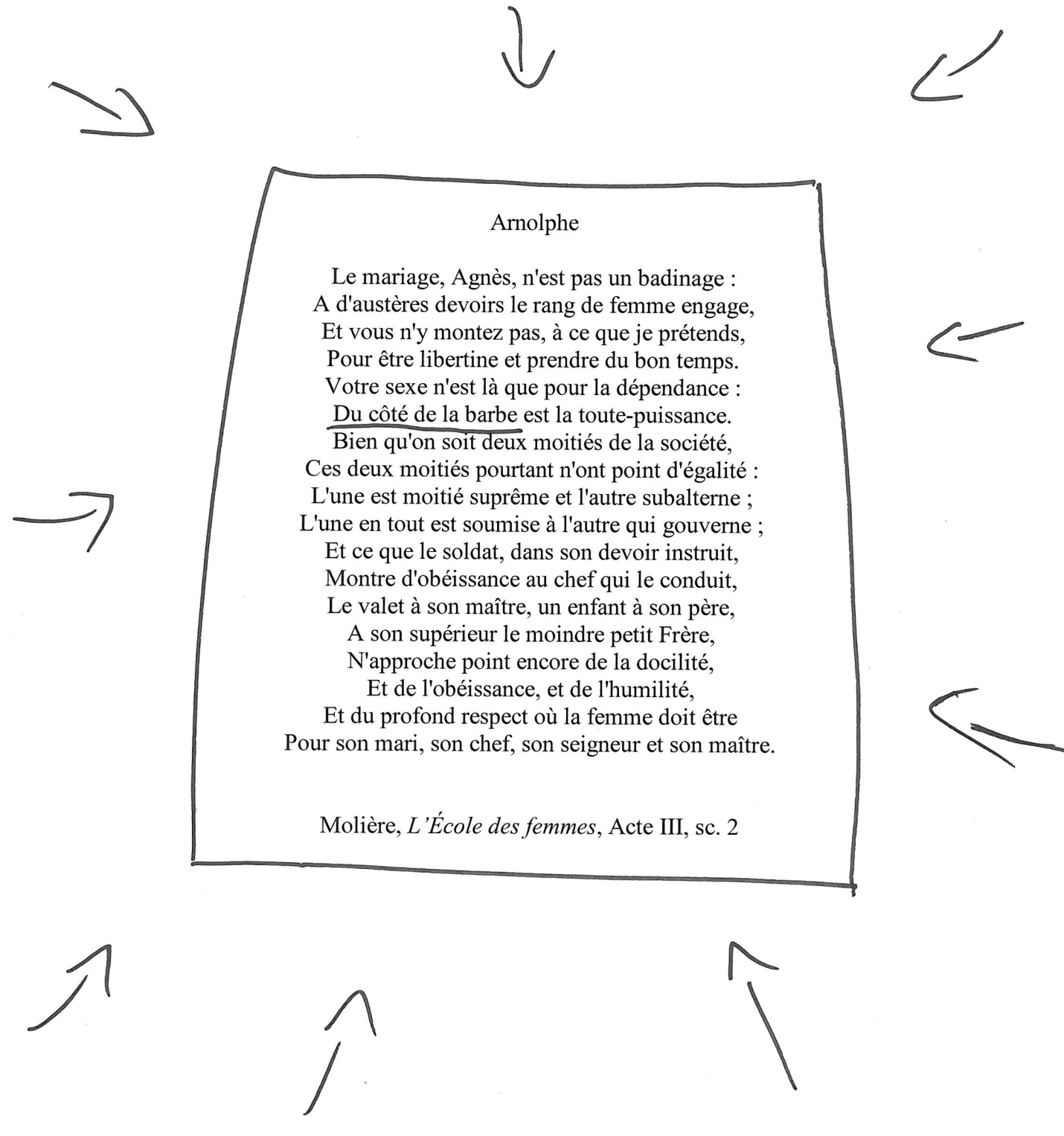
Inutile donc de piéger les femmes dans la définition exacte de ce qu'elles veulent dire, de les faire (se) répéter pour que ce soit clair, elles sont déjà ailleurs que dans cette machinerie discursive où vous prétendriez les surprendre. Elles sont retournées en elles-mêmes. Ce qu'il ne faut pas entendre

de la même façon qu'en vous-même. Elles n'ont pas l'intériorité que vous avez, que vous leur supposez peut-être. Et elles-mêmes, cela veut dire dans l'intimité de ce *tach silencieux multiple, diffus*. Et si vous leur demandez avec insistance pourquoi elles pensent, elles ne peuvent que répondre : à rien. A tout.

Ainsi ce qu'elles désirent n'est précisément rien, et en même temps tout. Toujours plus et autre chose que cet un — de sexe, par exemple — que vous leur donnez, leur prêtez. Ce qui est souvent interprété, et redouté, comme une sorte de faim insatiable, une voracité qui va vous engloutir tout entier. Alors qu'il s'agit surtout d'une autre économie, qui déroute la linéarité d'un projet, mine l'objet-but d'un désir, fait exploser la polarisation sur une seule jouissance, déconstruit la fidélité à un seul discours...

Ce multiple du désir et du langage féminins doit-il être entendu comme éclats, restes, débris d'une sexualité violée ? Niée ? Question à laquelle il ne peut être simplement répondu. Le rejet, l'exclusion, d'un imaginaire féminin met certes la femme en position de ne s'éprouver que fragmentairement, dans les marges, peu structurées d'une idéologie dominante, comme débris, ou excès, d'un miroir investi par le « sujet » (masculin) pour s'y refléter, s'y redoubler lui-même. Le rôle de la « féminité » est d'ailleurs prescrit par cette spéculatrisation masculine et ne correspond qu'à bien peu au désir de la femme, qui ne se récupérerait qu'en secret, en cachette, de façon inquiète et coupable.

Mais, si l'imaginaire féminin venait à se déployer, à pouvoir se mettre en jeu autrement qu'en morceaux, débris, privés de leur rassemblement, se représenterait-il pour autant sous la forme d'un univers ? Serait-il même volume plutôt que surface ? Non. A moins de l'entendre, encore une fois, comme privilège du maternel sur le féminin. D'un maternel d'ailleurs phallique. Referré sur la possession jalouse de son produit valeureux. Rivalisant avec l'homme dans l'estimation d'un plus productif. Dans cette course au pouvoir, la femme perd la singularité de sa jouissance. A se clore en volume, elle renonce au plaisir qui lui vient de la *matrice de ses lèvres* : mère sans doute mais vierge, rôle que

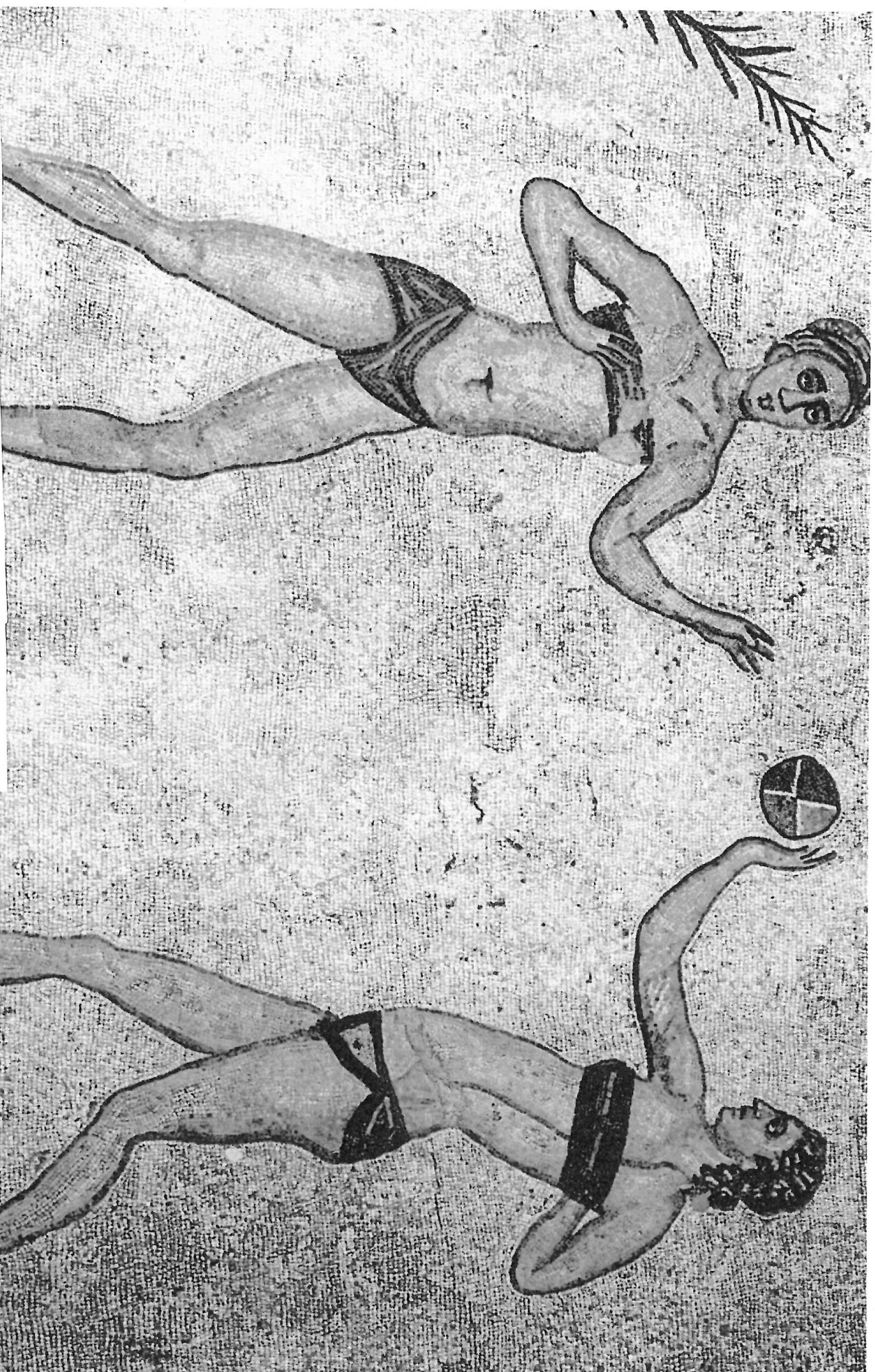


Arnolphe

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage,
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême et l'autre subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit Frère,
N'approche point encore de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.

Molière, *L'École des femmes*, Acte III, sc. 2

**VRAIMENT, IL EN SAIT DONC LÀ-DESSUS PLUS QUE VOUS
CAR À SE FAIRE AIMER IL N' A POINT EU DE PEINE**



Respect

Aretha Franklin

What you want (hooo) baby I got it
What you need (hooo) you know I got it
(Hooo) all I'm asking (hooo) is for a little respect
(Just a little bit) when you come home
(Just a little bit) hey baby (Just little bit)
When you come home (Just a Little Bit) Mister

I ain't gonna do you wrong while you're gone
I ain't gonna do you wrong 'cause I don't wanna
All I'm asking is for a little respect when you come home
(Just a Little Bit) Baby (Just a little bit)
When you come home (Just a little Bit) Yeah

I'm about to give you all of my money
And all I'm asking in return honey
Is to give me my profits when you get home
(Justa Justa Justa) Yeah baby when you get home

(Just a little Bit) Yeah (Just a little bit)

Hooo your kisses sweeter than honey and guess what so is my money
All I want you to do for me is give it to me when you get home
(Re re re re spect) Yeah baby whip it to me
(Just a little bit) when you get home now (Just a little bit)

R-E-S-P-E-C-T find out what it means to me
R-E-S-P-E-C-T take out the TCB ohhhh (Sock it to me,etc.)

A little respect oh yeah (Just a little bit)
A little respect (Just a little Bit)

BAD LIEUTENANTES

J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. Et je commence par là pour que les choses soient claires : je ne m'excuse de rien, je ne viens pas me plaindre. Je n'échangerais ma place contre aucune autre, parce qu'être Virginie Despentes me semble être une affaire plus intéressante à mener que n'importe quelle autre affaire.

Je trouve ça formidable qu'il y ait aussi des femmes qui aiment séduire, qui sachent séduire, d'autres se faire épouser, des qui sentent le sexe et d'autres le gâteau du goûter des enfants qui sortent de l'école. Formidable qu'il y en ait de très douces, d'autres épanouies dans leur féminité, qu'il y en ait de jeunes, très belles, d'autres coquettes et rayonnantes. Francement, je suis bien contente pour toutes celles à qui les choses telles qu'elles sont conviennent. C'est

V. DESPENTES ; KING KONG THÉORIE

dit sans la moindre ironie. Il se trouve simplement que je ne fais pas partie de celles-là. Bien sûr que je n'écrirais pas ce que j'écris si j'étais belle, belle à changer l'attitude de tous les hommes que je croise.

C'est en tant que prolotte de la féminité que je parle, que j'ai parlé hier et que je recommence aujourd'hui. Quand j'étais au RMI, je ne ressentais aucune honte d'être une exclue, juste de la colère. C'est la même en tant que femme : je ne ressens pas la moindre honte de ne pas être une super bonne meuf. En revanche, je suis verte de rage qu'en tant que fille qui intéresse peu les hommes, on cherche sans cesse à me faire savoir que je ne devrais même pas être là. On a toujours existé. Même s'il n'était pas question de nous dans les romans d'hommes, qui n'imaginent que des femmes avec qui ils voudraient coucher. On a toujours existé, on n'a jamais parlé. Même aujourd'hui

que les femmes publient beaucoup de romans, on rencontre rarement de personnages féminins aux physiques ingrats ou médiocres, inaptes à aimer les hommes ou à s'en faire aimer. Au contraire, les héroïnes contemporaines aiment les hommes, les rencontrent facilement, couchent avec eux en deux chapitres, elles jouissent en quatre-lignes et elles aiment toutes le sexe. La figure de la looseuse de la féminité m'est plus que sympathique, elle m'est essentielle.

Exactement comme la figure du looser social, économique ou politique. Je préfère ceux qui n'y arrivent pas pour la bonne et simple raison que je n'y arrive pas très bien, moi-même. Et que dans l'ensemble

l'humour et l'inventivité se situent plutôt de notre côté. Quand on n'a pas ce qu'il faut pour se la péter, on est souvent plus créatifs. Je suis plutôt King Kong que Kate Moss, comme fille. Je suis ce genre de femme qu'on n'épouse pas, avec qui on ne fait pas d'enfant, je parle de ma place de femme toujours trop tout ce qu'elle est, trop agressive, trop bruyante, trop grosse, trop brutale, trop hirsute, toujours trop virile, me dit-on. Ce sont pourtant mes qualités viriles qui font de moi autre chose qu'un cas social parmi les autres. Tout ce que j'aime de ma vie, tout ce qui m'a sauvée, je le dois à ma virilité. C'est donc ici en tant que femme inapte à attirer l'attention masculine, à satisfaire le désir masculin, et à me satisfaire d'une place à l'ombre que j'écris. C'est d'ici que j'écris, en tant que femme non séduisante, mais ambitieuse, attirée par l'argent que je gagne moi-même, attirée par le pouvoir, de faire et de refuser, attirée par la ville plutôt que par l'intérieur, toujours excitée par les expériences et incapable de me satisfaire du récit qu'on m'en fera. Je m'en tape de mettre la gaulle à des hommes qui ne me font pas rêver. Il ne m'est jamais paru flagrant que les filles séduisantes s'éclataient tant que ça. Je me suis toujours sentie moche, je m'en accommode d'autant mieux que ça m'a sauvée d'une vie de merde à me coltiner des mecs gentils qui ne m'auraient jamais emmenée plus loin que la ligne bleue des Vosges. Je suis contente de moi, comme ça, plus désirante que désirable. J'écris donc d'ici, de chez les invendues, les tordues, celles qui ont

le crâne rasé, celles qui ne savent pas s'habiller, celles qui ont peur de puer, celles qui ont les chicots pourris, celles qui ne savent pas s'y prendre, celles à qui, les hommes ne font pas de cadeau, celles qui baiseraient avec n'importe qui voulant bien d'elles, les grosses putes, les petites salopes, les femmes à chatte toujours sèche, celles qui ont des gros bides, celles qui voudraient être des hommes, celles qui se prennent pour des hommes, celles qui rêvent de faire hardeuses, celles qui n'en ont rien à foutre des mecs mais que leurs copines intéressent, celles qui ont un gros cul, celles qui ont les poils drus et bien noirs et qui ne vont pas se faire épiler, les femmes brutales, bruyantes, celles qui, cassent tout sur leur passage, celles qui n'aiment pas les parfumeries, celles qui se mettent du rouge trop rouge, celles qui sont trop mal foutues pour pouvoir se saper comme des chaudasses mais qui en crèvent d'envie, celles qui veulent porter des fringues d'hommes et la barbe dans la rue, celles qui veulent tout montrer, celles qui sont pudiques par complexe, celles qui ne savent pas dire non, celles qu'on enferme pour les mater, celles qui font peur, celles qui font pitié, celles qui ne font pas envie, celles qui ont la peau flasque, des rides plein la face, celles qui rêvent de se faire lifter, liposucer, péter le nez pour le refaire mais qui n'ont pas l'argent pour le faire, celles qui ne ressemblent plus à rien, celles qui ne comptent que sur elles-mêmes pour se protéger, celles qui ne savent pas être rassurantes, celles qui s'en foutent de leurs enfants, celles qui aiment boire

jusqu'à se vautrer par terre dans les bars, celles qui ne savent pas se tenir ; aussi bien et dans la foulée que pour les hommes qui n'ont pas envie d'être protecteurs, ceux qui voudraient l'être mais ne savent pas s'y prendre, ceux qui ne savent pas se battre, ceux qui chialent volontiers, ceux qui ne sont pas ambitieux, ni compétitifs, ni bien membrés, ni agressifs, ceux qui sont craintifs, timides, vulnérables, ceux qui préféreraient s'occuper de la maison plutôt que d'aller travailler, ceux qui sont délicats, chauves, trop pauvres pour plaire, ceux qui ont envie de se faire mettre, ceux qui ne veulent pas qu'on compte sur eux, ceux qui ont peur tout seuls le soir.

Parce que l'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens de l'esthétique, maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de maison mais pas bonniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toute façon je ne l'ai jamais croisée, nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas.

« La France n'est pas du tout homophobe. »

Entretien réalisé mardi 29 avril 2014 à Paris

L'enregistrement démarre en cours de conversation.

Adèle. Donc toi tu fais partie d'*Osez le féminisme* ?

Marie-Louise. Oui. Pour tout ce qui est avortement, droit de la femme et droit de disposer de son corps. Moi j'ai quand même été très surprise de voir qu'on n'a pas tellement évolué : je n'ai pas l'impression que les jeunes générations se rendent compte de tout ce qui a été gagné pour nous à ce niveau-là. Je ne sais pas si aujourd'hui, si on voulait se battre, on serait aussi fortes que les générations qui ont obtenu le droit à la contraception, le droit à l'avortement et tutti quanti.

Adèle. Et toi tu t'es engagée dans ce mouvement par rapport à ces questions-là, d'avortement en Espagne ?

Marie-Louise. Oui et non, avant je n'étais simplement pas officiellement dans le groupe. Mais non, moi en tant qu'artiste, la question de la femme se pose très vite. Et puis quand tu réfléchis un minimum sur la place de la femme et le statut – même la vision de la femme que les gens ont – c'est beaucoup plus facile d'être un homme que d'être une femme, ne serait-ce que dans ce métier. Pourquoi ? Parce qu'on a des gros clichés sur ce qu'une femme peut faire, la façon dont elle a le droit de s'habiller, ce que ça induit, ce qu'on attend justement d'elle en tant qu'actrice. Voilà. On a envie que les femmes soient extrêmement séduisantes, extrêmement sexy tout le temps. Et ça fausse totalement les rapports, je trouve. On ne demande pas ça à un homme. Ça nous place dans une position d'hypersexualisation. Je ne trouve pas ça forcément bien, parce que du coup on peut nous le retourner dans l'autre sens, en disant « pour les femmes, il suffit de mettre un décolleté, d'arriver bien maquillée et puis voilà, promotion canapé, c'est quand même plus facile pour vous ». Je ne trouve pas. Ça dépend ce qu'on est prêt à faire, mais ce n'est pas très valorisant. Te dire que tu as obtenu un poste parce que tu as couché, je ne trouve pas ça très gratifiant.

Adèle. Et tu penses qu'aujourd'hui le féminisme est moins apte à agir, à changer la société ? En même temps, si tu t'investis dans une association, c'est que tu crois à son pouvoir de –

Marie-Louise. Aujourd'hui le problème c'est qu'il y a deux féminismes. Il y a les gens qui se revendiquent féministes, qui ne le sont pas du tout : ils ne sont pas du tout dans ces problématiques-là, comme les Femen et compagnie. C'est beaucoup dans l'image. Finalement, c'est des gens qui portent plus atteinte à l'image de la femme qu'autre chose, pour moi.

Colette. Qui – qui quoi ?

Marie-Louise. Qui portent atteinte, qui font du mal à l'image de la femme.

Colette. Les Femen ?

Marie-Louise. Oui, parce que finalement c'est des nanas qui sont toujours dans la provocation gratuite. Elles ont très bien compris le fonctionnement des médias, et en jouent d'une certaine façon. Mais pourquoi, sur le fond ? Je ne suis pas sûre que ce soit très utile. Et c'est pour utiliser finalement ce qu'en tant que féministe je pourrais reprocher qu'on veuille utiliser chez la femme. À un moment donné, Simone de Beauvoir disait « On ne naît pas femme, on le devient », parce que quand tu nais, tu n'as pas de différence sexuée. C'est toute ton éducation qui fait que tu vas te comporter d'une certaine façon, t'habiller d'une certaine façon, avoir un certain comportement. Ça laisse beaucoup moins de liberté à la femme qu'à l'homme, même aujourd'hui. Et je ne trouve pas ça normal. Voilà. Voilà ce que j'en pense !

Adèle. Mais quand tu dis « ça porte atteinte à l'image de la femme », ça veut dire que tu as une image de ce que doit être la femme ?

Marie-Louise. Non, ça veut dire que je n'ai justement pas envie qu'on colle des obligations. Une obligation d'être sexy, d'être à la fois la mère parfaite, l'épouse ceci, la nana qui est toujours sur son 31. Un homme à quarante ans, il a du bide, on trouve qu'il se porte bien ; une femme à quarante ans, elle a

des rondeurs elle se néglige. À un moment donné –

Adèle. Mais ce que tu dis c'est que les Femen portent atteinte à l'image de la femme.

Marie-Louise. Oui. Mais pas à l'image que moi j'ai de la femme.

Adèle. Mais ce serait quoi pour toi l'image de la femme ?

Marie-Louise. Moi je n'ai pas une image de la femme. Ce que je voudrais en tant que femme, c'est faire les mêmes choses qu'un homme sans qu'on trouve que c'est inapproprié. C'est dans tous les domaines de la vie et de la société : c'est une certaine façon de parler, de t'habiller, de te comporter.

Colette. Mais c'est ça que cherche les Femen. Je ne comprends pas pourquoi les gens n'aiment pas les Femen.

Tiphaine. Moi je déteste les Femen, mais pas pour les mêmes raisons que toi. Je ne crois pas que ces femmes portent atteinte à l'image de la femme, comme tu dis. Elles revendiquent les mêmes choses que toi en fait, elle revendiquent le droit d'être libre, le droit de faire ce qu'elles veulent –

Marie-Louise. Mais pas du tout avec la même façon de le faire.

Tiphaine. Oui mais –

Marie-Louise. Mais du coup c'est important. Parce que si tu ne veux pas être tournée en dérision, il ne faut pas non plus donner –

Tiphaine. Mais c'est toi qui considères qu'elles sont tournées en dérision et qu'elles provoquent, simplement parce qu'elles sont torsos nus.

Marie-Louise. Non, pas du tout uniquement pour ça. Mais déjà, c'est utiliser des attributs de la femme qui n'ont pas spécialement à être mis ni en avant, ni à être cachés. Moi, je suis dans une position où je n'ai pas envie forcément de mettre les choses en avant, ni de les cacher. Arriver à une certaine neutralité du genre. C'est-à-dire à un moment donné, ne pas se poser ces questions-là. Quand je te parle de provocation, franchement aller faire pipi dans la rue pour marquer sa désapprobation, ou aller dans les églises – je veux dire à un moment donné, bon écoute ça va – s'il faut taper sur les religions aujourd'hui, ce n'est vraiment pas sur la religion catholique qui n'a plus grand poids par rapport à d'autres religions qui entravent la liberté de la femme

beaucoup plus – et elles ne se permettent pas d'aller dans ces religions-là parce qu'elles savent très bien que le pouvoir en face est bien plus violent et agressif.

Adèle. C'est faux. Il y a des Femen au Maghreb, en Égypte, qui manifestent pour revendiquer leurs droits.

Tiphaine. Et puis l'église a un poids énorme en France.

Marie-Louise. Non, ça je ne crois pas.

Tiphaine. Tu ne crois pas ? Mais tu as vu les manifestations contre le mariage pour tous ?

Marie-Louise. Alors là, je crois que les manifestations contre le mariage pour tous, ça a surtout été des manifestations contre Hollande. Et je ne pense pas que les gens étaient vraiment anti-gay et –

Tiphaine. Mais tu plaisantes ? La violence homophobe que ça a déclenché ?

Marie-Louise. Je pense qu'il y a vraiment des gens qui sont homophobes mais il y aussi – on le sait très bien – dans les manif – beaucoup de gens qui arrivent pour dire « On en a marre ». En l'occurrence, la gauche étant au pouvoir, c'est la droite qui a manifesté. C'est comme les gens qui votent FN et qui ne sont pas racistes, mais qui disent « Je vote FN parce que j'en ai ras-le-bol et j'exprime mon ras-le-bol », c'est tout aussi con.

Tiphaine. Mais « ils ne sont pas racistes », tu les crois quand ils disent qu'ils ne sont pas racistes ?

Marie-Louise. Tu sais, il y a des gens qui votent extrême gauche ou extrême droite parce qu'ils se disent « J'exprime mon ras-le-bol ». Est-ce que pour autant ils sont communistes ou est-ce que pour autant ils sont racistes ? Je ne sais pas, je ne crois pas. Je crois qu'ils ne savent même pas ce que ça veut dire en fait.

Gloria. Le communisme, c'est une idéologie qui –

Tiphaine. (*en même temps*) Ils savent ce que ça veut dire – pardon –

Gloria. Je t'en prie.

Tiphaine. Je ne sais pas s'ils savent ce que ça veut dire en termes de définition, mais en tout cas ils savent très bien ce que ça veut dire de racialiser les personnes non-blanches, être insultant et être discriminant.

Marie-Louise. Non, je ne crois pas. Il y a des gens qui votent FN parce que c'est une façon

de dire : « Je ne suis pas d'accord avec la politique et j'estime qu'il y a des idées du Front National – qui ne sont pas forcément des idées racistes – avec lesquelles je suis d'accord ». Ne serait-ce que sortir de l'Europe. Si tu veux sortir de l'Union Européenne aujourd'hui, tu votes Mélenchon ou tu votes Le Pen. Tu vois ? Tu vois ce que je veux dire ? Je veux dire à un moment donné – on s'éloigne du débat initial –

Adèle. Non, vas-y.

Marie-Louise. À un moment donné, chacun exprime son désespoir par rapport à la politique d'une certaine façon. Moi, je suis allée en Russie et dans des pays qui sont vraiment homophobes, tu ne le ressens pas du tout de la même façon. Je veux dire, la France n'est pas du tout homophobe.

Adèle. Il y a énormément d'homophobie, c'est simplement qu'elle n'est pas exprimée de la même manière.

Tiphaine. C'est clair. Tu ne te fais pas descendre dans la rue quand tu vas te promener, tu ne te fais pas tuer –

Gloria. Mais tu peux te faire agresser.

Tiphaine. Tous les pédés qui se sont faits casser la gueule pendant les débats sur le mariage pour tous ? Toute la violence qu'on s'est pris dans la gueule pendant tous les débats ? Toute la violence dans les médias ? « La France n'est pas homophobe », mais c'est une blague ? Mais ça se voit que t'as pas expérimenté ça, en fait.

Marie-Louise. Bah, euh, expérimenter non, dans le sens où moi si tu veux, je suis dans des milieux hyper artistiques dans lesquels j'ai peut-être une vision déformée des choses, puisque dans ces milieux-là, la question se pose quand même moins. J'ai beaucoup de potes gays et lesbiennes, ils n'ont jamais soufferts particulièrement de ça.

Tiphaine. Putain ils ont de la chance, je pense qu'ils sont un peu rares en France.

Marie-Louise. Écoute, je ne sais pas. Après je te dis, c'est peut-être parce que je suis dans un milieu qui est un peu à part, donc j'ai une vision un peu déformée des choses. Pour moi la question ne se pose pas en France.

Tiphaine. Mais la violence dans la famille, la violence tout le temps.

Marie-Louise. Si je prend l'exemple de mes amis gays, ils le vivent très bien avec leurs

familles. Il n'y a jamais eu un seul soucis, et je te jure que des amis gays et lesbiennes j'en ai pleins.

Tiphaine. Oui enfin je suis lesbienne, tous mes amis sont gays, lesbiennes, ou trans, et franchement, 90 %...

Marie-Louise. Alors c'est des exceptions heureuses.

Tiphaine. Oui, j'ai l'impression.

Colette. Peut-être c'est juste qu'ils ne te parlent pas de ça.

Marie-Louise. Non, moi je te jure, en plus je connais les parents de mes amis les plus proches, il n'y a jamais eu de soucis avec leurs parents.

Tiphaine. Ce sont des exceptions, combien d'amis se sont fait mettre à la porte après un coming out !

Marie-Louise. Oui, ça effectivement, je ne peux pas le nier. Mais à un moment donné, peut-être c'est aussi une réaction des parents à vif, mais après ça se tasse parce que –

Tiphaine. Mais même si ça se tasse, c'est hyper violent de se faire mettre à la porte à 17 ans.

Marie-Louise. Mais tu sais, il y a pleins de gens qui se font mettre à la porte pour d'autres raisons. Ça n'enlève pas la violence de la chose, après ça c'est une question de personnes, de parents.

Tiphaine. Ce n'est pas du cas par cas, c'est un phénomène social l'homophobie, et le fait de mettre à la porte son gosse, même s'il peut y avoir d'autres raisons.

Marie-Louise. Je ne sais pas si c'est un phénomène social, moi je dirais franchement que c'est une question d'éducation, ça dépend du background de tes parents.

Tiphaine. J'ai un copain par exemple qui s'est fait mettre à la porte, ses parents sont psy, donc si tu parles « background » –

Marie-Louise rit seule.

Marie-Louise. Ça, c'est presque drôle dans le paradoxe, enfin drôle dans le mauvais sens du terme.

Tiphaine. Mais malheureusement ce n'est pas des cas isolés, c'est ça qui n'est pas drôle.

Marie-Louise. Non mais que ce ne soit pas drôle et très violent, c'est une chose, maintenant est-ce que c'est symptomatique, ça je ne sais pas. Je ne me rends pas compte si là-dessus il y a une vraie règle ou une

généralité d'un phénomène. Mais oui, peut-être que j'évolue dans des milieux privilégiés. De ce côté-là au moins... voilà, tant mieux pour eux, pour moi. Et autour de moi, tous les gens sont hyper zen par rapport à ça. Parce qu'en tant que théâtrienne, forcément en théâtre la question ne se pose pas. Peut-être parce que ça a toujours été un milieu plus ouvert et plus extraverti déjà à la base.

Adèle. En même temps, tu disais il y a peu de temps que c'était un milieu compliqué parce qu'il y avait énormément de sexisme.

Marie-Louise. Au niveau de la femme oui. Mais bizarrement, le problème de l'homophobie, je le sens moins.

Tiphaine. Mais tu ne crois pas que tu sens plus le sexisme parce que tu es une femme, et moins l'homophobie –

Marie-Louise. Ah ça clairement, clairement.

Gloria. Je trouve ça justement très intéressant les questions au théâtre – enfin surtout à l'opéra, ce qu'on appelle en anglais « trouser role ». Je ne sais pas comment on dit en français, mais c'est un rôle d'homme écrit pour une voix très haute. Et donc c'est forcément des femmes qui le jouent.

Marie-Louise. Oui, par exemple chérubin.

Gloria. Oui, exactement.

Marie-Louise. C'est vrai que quand tu es mezzo, il y a des moments où tu te dis ok mais c'est difficile aussi de toi jouer un homme, dans le sens où tu caches aussi ce que tu es. Après, ça dépend des mises en scène. Le rôle de chérubin, c'est un bon exemple.

Gloria. Et puis dans tous les Marivaux où ils se déguisent en hommes ou en femmes.

Adèle. Pardon, je reviens, mais tu ne crois pas que c'est un leurre quand même, de penser que tout se passe ailleurs ? Entre l'homophobie et la manière dont tu parlais des Femen et du fait qu'heureusement le droit des femmes est quand même relativement accepté en France ; est-ce que ce n'est pas s'aveugler de penser que le sexisme n'existe que chez les arabes ?

En même temps

Marie-Louise. Je n'ai jamais dit ça.

Gloria. Non, d'où tu sors ça toi ?

Tiphaine. C'était sous-entendu,

Gloria. Ah, j'ai jamais entendu !

Tiphaine. Si si, c'était sous-entendu !

Marie-Louise. Je m'en voudrais de dire ça. En plus, je n'ai pas parlé de gens selon leurs

origines culturelles quelles qu'elles soient, j'ai parlé de religion. Au-delà, si je pensais que ça ne se passait qu'ailleurs, je ne serais pas dans un groupe féministe. Quand j'écoute Simone de Beauvoir, je me dis qu'on a régressé plus qu'autre chose. Je dis simplement que dans le milieu artistique, ça a toujours été beaucoup plus libre au niveau sexuel. Ne serait-ce déjà que parce que tu étais stigmatisé en tant qu'artiste. Donc, finalement, une stigmatisation de plus ou de moins, on n'était plus à ça près. Donc c'est déjà le fait d'être un peu plus à part, tu n'es pas dans le même prisme. C'est juste ce que je disais. Voilà.

Tiphaine s'en va.

Adèle. Mais c'est quelque chose qui peut être agréable de ne pas être dans le même prisme ?

Marie-Louise. Ce qui est agréable surtout, c'est d'être où tu te sens bien. Avec des gens qui sont en accord avec tes valeurs, avec ce que tu penses, avec une certaine tolérance, un certain regard de la vie. Comme avec tes amis quand tu te réunis, en général. Après tu peux avoir des amis qui ont des vues divergentes, mais si vous avez des vues diamétralement opposées, c'est difficile de s'entendre. Tu vois ? Ce qui est agréable pour moi, c'est d'être bien avec des gens avec qui la discussion est possible. Et voilà, quand tu es en accord avec toi-même. Quel que soit le milieu vers lequel ça te mène, si je puis dire. Voilà. À vous ! Parce que c'est toujours moi qui parle.

Adèle. Tu crois que les artistes – bon, je laisse tomber la définition d'artiste pour le moment mais ça vaudrait le coup d'y revenir – mais, disons le milieu artistique dans lequel tu évolues, tu dirais qu'il est plus ouvert et alerte sur les questions de genre et de sexisme ?

Marie-Louise. Sur les questions de genre, oui.

Adèle. Et comment tu expliquerais qu'il soit plus ouvert sur les questions de genre et pas sur celles de sexisme ?

Marie-Louise. J'étais en train d'y réfléchir. Je fais beaucoup de choses différentes aussi artistiquement et du coup en fonction de ce que tu fais c'est un peu différent aussi. Le sexisme, je le ressens beaucoup en tant qu'actrice. Ensuite dans tout ce qui est plus chant, littérature, beaucoup moins.

Aujourd'hui il n'y a pas beaucoup de gens –

même des gens qui se disent de gauche – des gens qui défendent la femme, tout simplement. Je trouve.

Adèle. *agressive*, Mais c'est quoi défendre la femme ?

Colette. Calme... *Elle rit.*

Marie-Louise. Un exemple tout bête. On parlait tout à l'heure d'IVG en Espagne. Voilà, aujourd'hui les centres pour pratiquer l'avortement ferment, faute de moyens. On parlait aussi beaucoup de violence dans la société – il y a un facteur à prendre en compte, c'est qu'on est en période de crise – depuis qu'on est né c'est la crise, enfin ça c'est

un autre débat – et du coup en période de crise, forcément tout ce qui est social passe à la trappe, malheureusement, et les populations les plus fragiles sont toujours en ligne de mire. Donc les gens retombent dans des trucs qui devraient plus exister en 2014, dans des vieux délires racistes, dans des vieux délires religieux finis, dans des vieux trucs anti-femmes, anti-droits qui ont été acquis. À un niveau politique et social ou à un niveau sociétal.

Le féminisme, ça me casse les couilles

Entretien avec Guillaume et Alice réalisé le 13 avril 2014

SONIA. Ce que je trouve compliqué dans l'éducation des enfants c'est de savoir faire des rapports de genre et des rapports de sexe... Bon, moi je n'ai pas d'enfant, mais par exemple, j'ai une amie féministe, son mec est également très féministe, bien plus qu'elle d'ailleurs, ils sont très politisés et très sensibles l'un et l'autre aux questions de genre. Mais ils me disent : « C'est compliqué, on a plein d'amis qui offrent à notre petite fille des cadeaux très genrés, des Barbies, des poupées, de la dinette, bref, l'attirail complet de la parfaite petite fille ». Mais eux, ils ne veulent pas de ça pour leur enfant. Alors comment tu expliques à tes amis... Enfin comment tu dialogues avec ça quand la société ne cesse de t'y renvoyer et de s'imposer à toi dans des espaces aussi normés que l'école par exemple...

GUILLAUME. Mais ils n'ont qu'à dire qu'ils n'en veulent pas : « Je suis désolé ça me touche que vous ayez envie de lui offrir quelque chose mais moi je veux pas des cadeaux où la petite fille joue avec la Barbie et le garçon avec... »

ALICE. Tu peux avoir les deux : un camion de pompier, des Lego et des Barbies. Ou alors ni l'un ni l'autre, mais c'est des jeux quand même assez... comment dire... tu vois les jeux qui ne sont pas genrés, c'est quoi... c'est des puzzles, des ...

GUILLAUME. Mais non, il y a des milliards de jeux non genrés qui sont très bien.

ALICE. Les Lego, c'est très genré par exemple...

GUILLAUME. Les Lego ? Non, c'est pas très genré. Les Lego, c'est comme les Playmobil c'est pas...

SONIA. C'est pas parce que dans les Lego ou dans les Playmobil il y a des personnages avec des sexes identifiés que c'est genré...

ALICE. Les Lego, c'est quand même les garçons qui y jouent.

SONIA. Je ne crois pas : j'ai beaucoup joué aux Lego, ma sœur aussi. Par contre, je pense que les Playmobil sont plus genrés que les Lego. Parce que les Lego il y a beaucoup moins de prise en compte du cadre social, alors que, dans les Playmobil, j'ai le sentiment qu'il y avait des codes très genrés : il y avait le pirate, le cowboy, l'infirmière, la madame indienne avec son enfant, le papa indien avec les flèches qui partait chasser, etc.

ALICE. Les Lego, c'est bien les trucs qui s'emboîtent ?

SONIA. Oui, mais il y a aussi des bonhommes.

ALICE. Moi alors j'ai eu des Lego de fille.

GUILLAUME. Oui, toi t'as eu des « Belleville » ! Et ça c'était hyper genré : tout était rose bonbon,

avec des blondinettes, des poussettes et des poneys...

SONIA. Comme les Polly Pocket... Je pense que la différence elle se fait entre les fratries où il y a des enfants du même sexe et des fratries où il y a des enfants de sexes différents... Moi, par exemple je jouais avec quatre-vingt pour cent des jeux de mon frère.

GUILLAUME. Et résultat, aujourd'hui, elle est lesbienne !

SONIA. C'est la faute d'Action Man !

GUILLAUME. C'est du joli.

SONIA. Faut dire qu'il était très beau, il était super musclé.

ALICE. Oh non...

SONIA. Non c'est vrai. Il était laid mais je préférerais jouer à Action Man qu'avec des Barbies.

GUILLAUME. Mais en fait, je crois qu'on s'en fout des supports. Bien sûr, ça a un impact. Mais l'impact, c'est surtout dans la manière dont tes parents rejouent ou non les stéréotypes de genre : c'est la manière dont ils vont ou non participer à la non-genrification – enfin on ne peut pas réellement s'extraire du genre, le genre il est là, il est présent donc il faut l'accepter. Et pour ça, il faut accepter le fait qu'il doit y avoir une équité entre les genres. Pourquoi il doit y avoir une équité et pas une égalité ? Une égalité, c'est un non-sens à partir du moment où il y a des différences notables. Donc on ne peut pas être dans un système *égalitaire*, on ne peut pas aspirer à ça, on peut être dans un système *équitable*...

ALICE. Égalité, tu dis « égalité », mais l'égalité c'est jamais l'égalité en soi, c'est toujours l'égalité *par rapport* à quelque chose : égalité *d'accès* au travail, égalité *de* rémunération, égalité *d'éducation*, égalité *par rapport* aux opportunités qui existent. En soi, « être égaux » ça ne veut rien dire : c'est toujours *par rapport* à quelque chose qu'on est égaux...

GUILLAUME. Tu as vu, d'ailleurs, l'Australie vient de valider un troisième genre.

SONIA. C'était déjà le cas en Allemagne, non ?

GUILLAUME. Oui il y a plusieurs pays comme ça... Cinq ou six, je crois.

SONIA. Je trouve ça très bien.

GUILLAUME. Oui, c'est bien qu'il y ait un troisième genre, en tout cas un entre-deux.

SONIA. C'est important de reconnaître que même sur un plan biologique ce n'est pas aussi binaire qu'on le croit : ça nous oblige à repenser à des

choses plus subtiles qui nous aident à décliner la question du sexe, la question du genre, la question de la sexualité... Ça permet aussi de revenir sur le fait que tout ça s'articule de manière ludique : tout le monde ne roule pas sur l'autoroute de la straight way ! C'est important de rappeler qu'on joue notre genre de manière permanente, que c'est un jeu ! Tu vois aujourd'hui je suis habillée en meuf mais hier j'avais un gros baggy avec des docs. Je suis aussi bien l'une que l'autre, mais c'est important de préserver ce qui permet de les penser comme espace de jeu.

GUILLAUME. Ceci dit je ne connais pas beaucoup de mecs qui portent des docs...

SONIA. C'est pas une question de mec ou pas.

GUILLAUME. Non, je te charrie. C'est de la blague. On est d'accord. La question, c'est comment le genre se relie à la sexualité.

SONIA. Et au sexe aussi.

GUILLAUME. Ben le genre et le sexe sont quand même intrinsèquement reliés...

SONIA. Non... Ils sont *socialement* reliés : ils ont été *socialement*, *historiquement* construits en adéquation. Mais ils ne sont pas *intrinsèquement* reliés.

ALICE. La société associe trop souvent des rôles stéréotypés aux sexes féminins et masculins... C'est ça le genre.

SONIA. Le genre, c'est la performance sociale d'une identité sexuelle. Au même titre qu'on sait que, biologiquement, il n'y a pas de race, mais qu'il y a des races sociales, des effets sociaux de discrimination : tu es identifié socialement, historiquement comme étant black, comme étant rebeu comme étant truc ou machin et tu es donc stigmatisé par ces traits-là, construits socialement.

ALICE. Tu peux être de sexe féminin et de genre masculin. Pour moi, du coup, le genre c'est qu'on n'est pas...

SONIA. En fait on est sexe « homme » ou « femme » – et encore, c'est pas si clair – et le « masculin » et le « féminin », c'est des composantes du genre et encore il y a X genres, pas deux...

ALICE. Tu peux jouer les genres, ce sont des rôles sociaux qu'on t'attribue.

SONIA. Oui, c'est des performances sociales. Et ça se décline à plein de niveaux : tu peux mettre une jupe et te tenir les jambes écartées sur ta chaise. Par exemple dans *Les Poupées russes*, la « lesbienne » se déguise en fille et évidemment – le film est pas hyper subtil – elle ne sait pas du tout comment se tenir avec une jupe et des talons. Littéralement, elle joue le travelo : elle n'est pas dans son genre puisque la lesbienne est censée être hyper masculine

ou au moins androgyne. Donc, il y a plein de niveaux à travers lesquels la question du genre se rejoue : c'est la manière dont tu seras prédisposé-e à écouter un homme, de couper la parole quand tu es un homme, la manière dont tu bouges tes mains, dont tu prends la parole, dont tu t'assoies, c'est aussi des références culturelles, ta coupe de cheveux, la taille de tes ongles, les bijoux ou non, les tatouages..

ALICE *part aux toilettes.*

GUILLAUME. C'est pas parce que tu le déconstruis que tu vas à l'encontre de...

SONIA. C'est pour ça que les questions de genre ne doivent pas se contenter d'être des théories mais qu'elles doivent aussi être une pratique. C'est comme le féminisme.

GUILLAUME. Moi, j'aime pas le féminisme.

SONIA. Pourquoi ?

GUILLAUME. Parce que l'appellation me casse les couilles.

SONIA. Ah bon. Pourquoi ?

GUILLAUME. Parce que je serais pour un « genrisme », pas pour un « féminisme ». L'appellation me casse les couilles. C'est la revendication d'une égalité pour une identité, donc ça me pose problème ce nom.

SONIA. C'est pas ça, le féminisme.

GUILLAUME. Certains mouvements du féminisme si.

SONIA. C'est pour ça qu'il ne faut pas dire « le » féminisme.

GUILLAUME. Mais même l'appellation, l'appellation me casse les couilles, « féminisme »...

SONIA. Mais non « féminisme », il n'y a pas le mot « femme », c'est le mot « féminin ». Au même titre que le mouvement du Black power avait un sens de manière historique et socialement donnée et que en tant que black tu défends des droits, le but c'est d'obtenir une égalité économique, sociale, ...

GUILLAUME. Enfin le Black panther attention, moi je dis attention...

SONIA. Mais la logique communautaire répond à une situation de domination. Et il faut quand même rappeler que la logique communautaire maximale, celle qui ne s'avoue pas comme telle, c'est quand même celle du blanc hétérosexuel de classe moyenne.

GUILLAUME. Ouais, mais je sais pas... Dans le féminisme, il y a un travail sur la féminité mais pas un travail sur la masculinité. Sauf que tu ne peux pas...

SONIA. Pas du tout...

GUILLAUME. Mais dans la terminologie je te dis. Tu le disais, c'est une question de pratique. Dans le mot est enfermé une représentation qui est...

SONIA. Mais il y a plein de mecs qui sont féministes !

GUILLAUME. Mais moi ça m'emmerde que des mecs soient féministes. Pour moi, ils sont genristes...

SONIA. C'est pas un problème ce mot. Après je préfère l'approche queer, parce que ça désigne une manière de déjouer les genres, mais politiquement on a encore besoin du féminisme... Tant que l'égalité n'est pas atteinte, on en a besoin !

GUILLAUME. Pour moi le féminisme, c'est zapper toute une partie des problématiques. Je ne me prétends pas machiste, j'essaye au contraire de ne pas l'être. J'ai des comportements masculins, qui sont acquis mais qui sont de l'ordre de l'inconscient et du... enfin tu vois ?

SONIA. Mais pour moi tu es féministe dans le sens où tu es conscient de ta situation de privilégié d'un point de vue politique, économique et social : tu sais que en tant qu'homme blanc hétérosexuel tu bénéficies d'une sorte de facilité sociale et tu y es sensible parce que tu travailles à la déconstruire... Donc tu es féministe...

GUILLAUME. Ce n'est pas parce que je le déconstruis que je vais être...

SONIA. Mais tu le déconstruis pratiquement...

GUILLAUME. Attends, je reviens sur la question du mot « féminisme » qui me pose problème. Le problème, c'est que je ne me retrouve pas dans ce mot-là, c'est-à-dire que je m'autorise entre guillemets à être sensible, à être je sais pas, notamment vis-à-vis de ma copine, dans une pratique concrète mais je ne me retrouve pas dans le mot « féminisme » parce que ça ne laisse pas de place à d'autres genres, si tu vois ce que je veux dire... Ça part d'un principe communautaire dans lequel je ne me retrouve pas parce que je suis également porteur d'acquis masculins... Comment dire ? C'est brouillon, il faudrait que j'y pense un peu plus... c'est le décalage et la non-acceptation de...

SONIA. La non-acceptation de quoi ?

GUILLAUME. De ... La non-acceptation de la masculinité peut-être, tu vois...

SONIA. C'est quoi la masculinité ?

GUILLAUME. La masculinité, c'est le rapport à la force, à...

SONIA. Pour moi la masculinité est aussi problématique que la féminité parce que la masculinité et la féminité c'est des essentialisations de ce qu'est le masculin et de ce qu'est le féminin. Alors que ce qui m'intéresse, c'est la manière dont circulent le masculin et le féminin chez un être quel que soit son sexe biologique.

GUILLAUME. Donc ça pose problème qu'un mouvement, aussi hétérogène soit-il, n'ait pas, au moins dans l'appellation, cette ouverture au mouvement dont tu parles en disant « circulation »... Ça va ma chérie ?

ALICE. (*depuis les toilettes*). Oui oui ! Je lis un truc, j'arrive.

SONIA. Il n'est pas problématique parce qu'il désigne une situation de domination. Si on était dans un régime inverse, c'est-à-dire un régime où la femme serait dans une situation sociale et historique de domination ou même d'égalité, bien évidemment qu'il faudrait revoir ce terme, mais à partir du moment où on se trouve dans une situation historique où la place des femmes reste celle...

GUILLAUME. Ouais...

SONIA. Mais tu vois ce que je veux dire ? Ça permet de nommer une situation de domination...

GUILLAUME. Oui mais il y a une sous-évaluation des effets pervers de cette domination sur les dominants eux-mêmes...

SONIA. Bien sûr ! Mais c'est présent dans les luttes féministes...

GUILLAUME. Dans le terme, ça ne transparait pas du tout.

SONIA. C'est juste que tu associes la question du féminin à la question de la femme. Alors que la question du féminin elle concerne tout autant l'homme que la femme : pourquoi l'homme est-il condamné à des comportements stéréotypés réduits au masculin, stéréotypes qui sont hyper-violents pour lui ? Cette idée qu'il doit gérer, qu'il doit être moteur d'initiatives, qu'il doit être la force de travail...

GUILLAUME. Donc la question, c'est celle du genre... et pas simplement...

SONIA. Mais le féminin, c'est un terme qui renvoie au genre et pas au sexe.

GUILLAUME. Mais qui renvoie à une partie du genre. Tu vois... Pourquoi on parle de genre avec la lorgnette du féminin et non pas avec la lorgnette du genre ?

SONIA. Parce que historiquement la situation de domination se structure au détriment du féminin...

GUILLAUME. Donc il faut s'appuyer sur et s'extraire de... Tu pars d'une lutte qui vient d'une revendication des égalités des droits et des rapports mais tu vas au-delà, c'est-à-dire que tu utilises ça comme une base mais tu vas au-delà en questionnant le genre et pas seulement l'acceptation ou pas de caractéristiques féminines chez l'homme.

SONIA. Dans un questionnaire sur le féminisme qu'on m'a fait suivre il y a pas longtemps il demandait quelle serait la figure historique qui

représenterait le mieux le féminisme. Vous répondriez quoi vous ?

GUILLAUME. J'en sais rien moi... Marguerite Duras ? Je l'ai jamais lue ! Mais ça marche peut-être, non ? Marie Curie ?

ALICE. Moi je dirais des noms parce que je sais qu'ils sont importants historiquement, mais je suis pas sûre que ce serait une manière de présenter *ma* figure, tu vois... Je dirais : Olympe de Gouge, Louise Michel, Simone Weil dans un certain sens. Après pour moi, je sais pas, je sais qu'elles ont compté... Mais sinon par rapport au « féminisme », il me semble que le mot est déjà tellement stigmatisé, qu'il y a tellement d'interprétations différentes, que c'est dur de l'utiliser. Et puis le côté « femme/féminin » qu'il y a dedans me pose problème. Ça limite les choses. Après je ne suis pas une experte... et puis, comme les Blacks panthers dont tu parlais, le féminisme, je le vois comme une sorte de discrimination positive qui peut être mise en place à un moment pour que les femmes accèdent à l'égalité avec les hommes mais pour moi ce n'est pas la seule question – il faut intégrer la question des genres et surtout sa remise en cause...

GUILLAUME. Est-ce que je peux prendre une figure plus récente qu'historique ?

SONIA. Oui bien sûr.

GUILLAUME. Je pense au comédien qui joue sa propre vie dans *Guillaume et les garçons, à table !*

ALICE. Guillaume Gallienne, tu sais, il est comédien et il joue son histoire : sa mère avait déjà eu deux garçons, elle voulait tellement avoir une fille qu'elle a coulé sur lui une image de genre féminin, donc il a été élevé là-dedans, il a grandi là-dedans. Bien sûr, tout le monde pense qu'il est homo, alors qu'il ne l'est pas...

GUILLAUME. Pas du tout... Il s'essaye à l'homosexualité parce que c'est ce qu'on lui renvoie : tu es efféminé donc tu es gay...

ALICE. Ça va même plus loin : pour lui, il est une fille mais il aime les filles et il est content d'être un mec quand même...

SONIA. Donc à plein de niveaux, il trouble les choses...

GUILLAUME. Alors pour moi ce serait lui... mon représentant...

SONIA. Très queer ton représentant. Et toi, pour toi ?

ALICE. C'est compliqué comme question celle du représentant : est-ce que c'est celui qui représente le combat, est-ce que c'est celui qui a été partie prenante du mouvement ?... Je ne sais pas... Je vais réfléchir.

SONIA. Dans le questionnaire, il demandait aussi si on pensait à une « figure antiféministe ? »

GUILLAUME. Oh ben ça y en a un paquet... 99% des figures historiques masculines ou féminines d'ailleurs.

SONIA. Donc tu penses que les femmes peuvent être aussi misogynes que les hommes ou participer au moins à la domination masculine ?

GUILLAUME. Oui, clairement. À s'enfermer dans son rôle de femme au foyer, ou alors d'exclusion et d'empêchement en se disant : « Non ça c'est pas fait pour moi, ça c'est fait pour les hommes ». Des idées selon lesquelles les femmes sont sensibles, douces, polies, etc.

ALICE. Mais même à l'opposé de la femme au foyer, si tu prends les femmes PDG par exemple, qui sont pourtant loin de l'imaginaire de la femme docile qui s'occupe des enfants et de la cuisine, eh bien il y en a beaucoup qui sont antiféministes au nom d'un « moi j'y suis arrivé, pourquoi pas vous »...

GUILLAUME. Il y a des femmes machistes... C'est tout.

SONIA. Machistes ? C'est quoi pour toi, machiste ?

ALICE. Benjamin.

SONIA. Benjamin ?

GUILLAUME. Mais oui tu sais Benjamin.

SONIA. Ah oui Benjamin. Il est machiste ?

ALICE. Il est misogyne... Pour lui, les filles sont moins intéressantes que les garçons. L'image que je garde c'est que pour lui il y a beaucoup de filles qui lisent des magazines féminins, qui ne s'intéressent qu'à des choses superficielles, bref avec qui on n'est pas susceptible d'avoir une discussion qui ressemblerait à quelque chose.

SONIA. C'est étonnant il me semble qu'il était plutôt pas mal politisé, qu'il avait beaucoup lu.

ALICE. Oui mais sur les combats sociaux, sur...

SONIA. Ayant lu, étant politisé, tu pourrais supposer le fait qu'il soit au clair sur la manière dont les structures de domination conditionnent des rapports au monde et déterminent des rapports entre les genres. Donc il pourrait déconstruire son rapport aux femmes, il en aurait les outils du moins...

GUILLAUME. Ce n'est pas parce que tu déconstruis intellectuellement que tu ne te retrouves pas à reproduire la chose déconstruite...

SONIA. Si c'est ça, c'est que tu n'as pas déconstruit : quand tu déconstruis vraiment ça n'est pas que théorique, ça a une effectivité dans la manière dont tu approches le monde.

ALICE. Il est dans une approche historique et matérialiste, il pense selon la lutte des classes, etc.

SONIA. Mais il y a quand même tout un courant de féministes marxistes qui s'appuie sur les théories matérialistes pour mettre l'accent sur la manière dont la lutte des classes reconduit la domination du

patriarcat, mouvement qui montre comment les femmes sont doublement prises dans la question de la classe sociale et dans celle de la domination par le sexe et le genre... Donc pour moi ça témoigne d'un aveuglement volontaire... parce que même si tu ne t'intéresses qu'au prisme économique et social, tu rencontres ces problématiques...

ALICE. Je ne sais pas s'il est clairement misogyne.

GUILLAUME. Si si, il est misogyne...

ALICE. Ben par exemple, tu vois l'autre soir il racontait notre virée à Notre-Dame-des-Landes et il parlait de la soirée de concert en m'oubliant complètement. Je lui ai fait remarquer après et il s'est excusé en m'expliquant que pour lui les concerts punks c'était un truc entre potes... un truc de mecs... alors il m'avait oubliée...

GUILLAUME. Donc le machisme, c'est considérer que les caractéristiques du féminin sont inférieures à celles du masculin.

ALICE. Et c'est penser que les femmes sont inférieures aux hommes.

GUILLAUME. Oui inférieures parce que les qualités qui les caractérisent sont moins cotées que les critères qui caractérisent les hommes : la force, la virilité, le courage... Celui qui tient la barque, c'est l'homme. En gros, la survivance elle vient de l'homme et pas de la femme : la femme, c'est la plus-value de l'homme.

ALICE. Oui, c'est l'idée qu'elles sont inférieures, qu'elles sont moins capables et qu'elles sont des objets, finalement, au service de l'homme...

GUILLAUME. Le machisme, donc, c'est « l'incapacité du féminin ».

SONIA. L'incapacité du féminin ?

GUILLAUME. Les femmes sont incapables de... Le machisme se définit par la valorisation de ce qui est masculin et la dévalorisation des caractéristiques appréhendées comme féminines.

ALICE. On parlait de sport aussi l'autre soir et apparemment Philippe Candeloro se serait fait prendre par le CSA parce qu'à Sochi, pendant les épreuves de patinage artistique, il aurait sorti des réflexions hallucinantes : il a dit à propos d'une patineuse des trucs du genre « il y a plus d'un homme qui rêverait d'être un anaconda entre ses cuisses ». Il y a eu un gros article du CSA sur le machisme dans les sports...

SONIA. Comment ça se passe, tu penses, la prise de conscience des rapports de domination pour les hommes, comme pour les femmes d'ailleurs ?

GUILLAUME. Ben pour les hommes, c'est compliqué. Ça dépend de leur éducation, des représentations qu'on leur a inculquées depuis qu'ils sont gamins...

ALICE. S'ils ont vécu qu'avec des filles. *Rires.*

GUILLAUME. Exact.

SONIA. Tu as le sentiment d'avoir grandi et vécu qu'avec des filles et que ça a eu une incidence sur ta sensibilité « féministe », ou « genriste » puisque tu n'aimes pas le mot ?

GUILLAUME. Ouais, je pense que j'ai une certaine sensibilité aussi entre autre parce que j'ai grandi dans ce contexte-là, alors qu'il n'y avait pas de réflexion théorique sur les rapports homme/femme et que mon éducation était même gentiment misogyne, mais ça a compté. Par rapport à d'autres amis tu vois, je me suis rendu compte de la différence... Hier d'ailleurs on parlait d'un ami...

ALICE. Oui, l'autre jour, il vient manger à la maison et il nous dit : « Moi je suis seul, tous mes potes ont des copines donc je les vois seulement quand ils ont envie de se faire une soirée sans leur meuf, pour être eux-mêmes ». Je n'ai pas réagi sur le moment quand il a dit « pour être eux-mêmes ». Je peux comprendre l'idée mais ça veut dire que quand on est avec sa copine, on ne serait pas « soi-même ». On serait autre chose mais « pas soi » !

GUILLAUME. Oui il y a une représentation du féminin qui serait très castratrice et qui est très déconnectée des réalités.

SONIA. Le présupposé, c'est que tu es plus vrai, plus authentique quand tu es avec tes potes que quand tu es avec ta copine.

GUILLAUME. Et ça je pense que ça vient pour beaucoup de l'éducation : il a toujours été éduqué par des garçons. Il a au-dessus de lui quatre frères sexistes, un père très macho, une mère gentiment absente...

SONIA. Mais qui est assez queer ou androgyne du moins. Sa mère, c'est pas l'incarnation de la féminité avec un F majuscule : elle a les cheveux courts, elle n'a pas pris en charge l'éducation des enfants parce qu'elle travaille et qu'elle est peintre ; elle ne reproduit pas les clichés de ce que doit être la Femme... Tu n'essayes pas de débattre ou de dialoguer avec tes amis pour leur faire prendre conscience de ça ?

ALICE. Je considère que je n'ai pas assez d'arguments pour qu'ils écoutent réellement. Et en plus je suis vue comme Madame Genre. Après j'en joue aussi... Mais je n'ai pas les compétences théoriques : je manque d'arguments et d'explications claires. Pour eux, je suis la féministe du groupe de potes : tu vois j'avais envoyé des articles sur le genre des jouets, je fais remarquer à mes potes quand ils font des remarques sexistes... Quelque part, je renonce parce que je suis coincée dans le stéréotype qu'ils appliquent sur moi et qui fausse l'échange : je dis « ça » *parce que* je suis Madame Genre...

**VOS YEUX PEUVENT EUX SEULS EMPÊCHER SA RUINE
ET DU MAL QU'ILS ONT FAIT ÊTRE LA MÉDECINE**



LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Jeudi 29 Mai 2014

Atelier de transmission

Pierre et Julien accueillent ce matin cinq participants. La scène du ruban (sc. 5 acte II) est objet de recherche et d'hypothèses. On passe, en effet, par de nombreuses interprétations d'Agnès et d'Arnolphe. Agnès n'est plus l'ingénue mais la manipulatrice. De la manipulatrice, elle en arrive à la séductrice un peu garce. Face à ces différents comportements, Arnolphe adopte le masque opposé. Lorsque Agnès est manipulatrice, Arnolphe est ingénu ; lorsqu'elle est provocatrice, il est innocent ; lorsqu'elle est douce, il est violent...

Toutes ces hypothèses ne fonctionnent que sur quelques répliques mais s'épuisent très rapidement sur la longueur. Pour ne pas essouffler les propositions, le plus juste est de rester simple, droit et d'enchaîner le texte. La scène est donc portée de façon élémentaire et rythmée par des repères corporels simples afin de clarifier la situation. Puis, une discussion s'ouvre sur cette manie incontournable qu'a Molière d'écrire des fins heureuses.

Répétition

Aujourd'hui *Ajax* réunit le théâtre dans son entièreté. Nous nous rassemblons tous, représentants du peuple, du théâtre, des voix singulières et plurielles, afin de dire les paroles du chœur. Sur le parking, devant le théâtre, le soleil écoute les stasimon (chants du chœur). Le soleil n'est pas seul témoin, les voisins du théâtre s'étonnent d'entendre tant de voix jaillir de la rue. Pierre Germain devient le chef d'orchestre, coryphée de toutes les voix des choreutes. Après avoir porté la partition à plusieurs reprises, au même moment où s'en va le chœur, chaque membre de l'équipe du théâtre retourne à sa besogne.

Natalie et Pierre travaillent les chœurs avec les comédiens qui jouent en ce moment *L'École des femmes*.

Représentation

86 spectateurs. Pour la première fois, la nouvelle distribution est mise à l'épreuve. Ce soir, Michaël joue Enrique, Judith prend en charge Georgette et Pierre reprend le notaire. La représentation se déroule bien. Un nouveau souffle donne un courant d'air frais à la représentation.

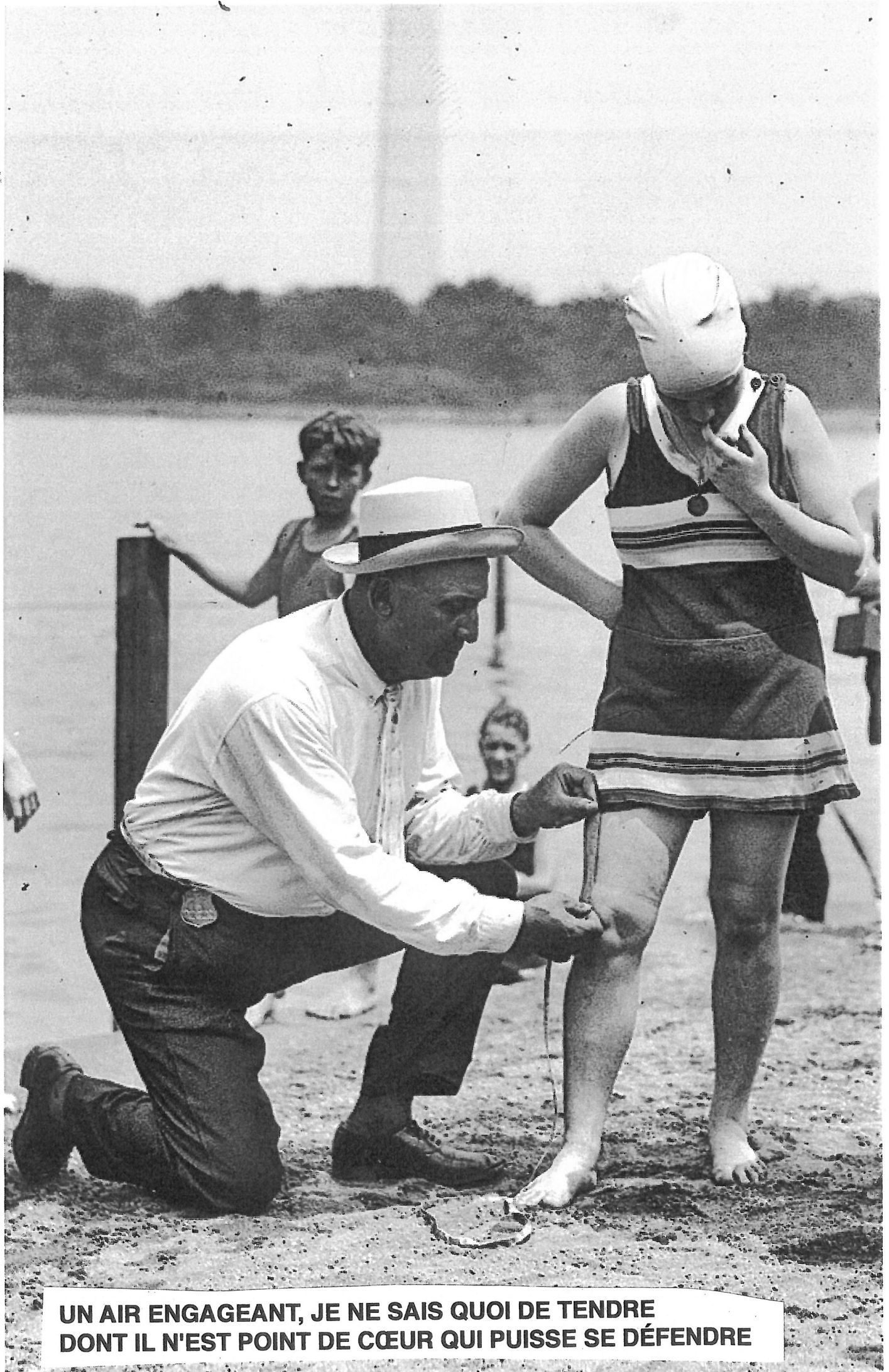
Sara Ferroud



Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.

Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud. Montage iconographique : François Dodet.

Illustrations (par ordre d'apparition): Loi sur le bikini, USA, années 1920 / Villa romaine du Casale, 3^e siècle / collectif la barbe, photo Eric Chauvet, / Villa romaine du Casale, 3^e siècle / manifestation pour plus de femmes au Panthéon / Loi sur le bikini, USA, années 1920.



**UN AIR ENGAGEANT, JE NE SAIS QUOI DE TENDRE
DONT IL N'EST POINT DE CŒUR QUI PUISSE SE DÉFENDRE**